

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	25X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

1882

L'Album des Familles

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes

7^e ANNÉE.

1^{er} DECEMBRE 1882.

NUMÉRO 18.

SOMMAIRE

	PAGES.		PAGES.
Littérature.		Bibliographie.	
Les Chevaliers de la Croix Blanche (Suite), par Chas BUET.....	353	Recueil de Recettes, par M. Antoine LANGLOIS.....	369
Histoire.		La Mosaïque.....	369
N. D. de Bonsecours, Montréal.....	362	Le Monde Illustré.....	370
Maximes et Pensées.		Mélanges.	
Pensées diverses.....	362-364-368-372-374	Conversion de M. Paul Féval, par Arch. REY, O. M. L.....	370
Qu'est-ce que la vie?.....	364	La France va-t-elle se convertir.....	369
Tristesse.....	364	Extraits de lettre, par Paul FÉVAL.....	370
Astronomie.		Deux Rêves, par Frédéric VATEL.....	371
Le passage de Vénus.....	364	Nécrologie.	
La Terre.....	367	Madame Masson, de Terrebonne.....	372
Archéologie.		Informations spéciales.	
Révérendissime Joseph David Déziel... 367		Aux lecteurs.....	374
Une Relique Historique.....	368	Primes Exceptionnelles de l'Album pour 1883.....	375
Découverte de Nouvelles Ruines.....	368	Nos prochains Feuilletons.....	376
Biographie.		Bons Conseils.....	376
M. Littré, par Cara LIMPIA.....	369	Nos Agents.....	376

BULLETIN DES ANNONCES.

Comme L'ALBUM DES FAMILLES pénètre dans toutes les Paroisses et Villes de la Province de Québec, et autres Centres français du Canada, on a résolu de publier sur le COUVERT DE L'ALBUM les Annonces des Marchands et Industriels qui nous seront adressées, à raison de 10 cents par ligne, pour la première insertion, soit \$2.00 pour un carré de 20 lignes, et moitié prix pour chaque insertion subséquente.

MUSIQUE POUR TOUT LE MONDE METHODE INGENIEUSE DE MERRILL,

(DROIT D'AUTEUR ASSURÉ.)

Pour les débuts des enfants et autres dans la culture de la musique. Elle vainc la difficulté d'apprendre les éléments de la musique par un amusement agréable. GETTE NOUVELLE METHODE vous enseigne tout ce qu'il faut savoir sur la portée musicale, les degrés de la portée, les clefs, les notes et les repos, la gamme et les intervalles de la gamme, la location des lettres sur la portée et leur relation avec les clefs de l'instrument. Ceci est très important pour les enfants. Les bémols, les dièses et leur usage. Toutes les différentes clefs, la manière de former les cordes ou les mots de la musique. Elle enseigne les syllabes *Do, Re, Mi*, etc, en chantant. Elle contient un catéchisme complet sur la musique. C'est un *MULTUM IN PARVO*. Tout cela s'apprend quand l'élève s'amuse en jouant des airs familiers. Des personnes n'ayant aucun talent pour la musique peuvent jouer des airs, attendu que le guide est si sûr qu'elles ne peuvent toucher la mauvaise clef. Des directions complètes et quatre morceaux de musique accompagnent la méthode.

Nous avons besoin de 5,000 Agents pour la vente de notre Méthode dans les familles. Un agent actif, homme ou femme, peut gagner \$10 par jour.

Envoyer par la malle \$1.00 à l'adresse de
CHICAGO PIANO CO.,

78 et 80, rue Van Buren,
Chicago, Ill.

Aux Artistes.

Le Gouvernement du Canada a l'intention d'ériger sur le terrain des édifices du Parlement, à Ottawa, une statue en bronze de feu Sir George E. Cartier, de 9 pieds de hauteur.

Les artistes désireux de concourir pour cette statue sont en conséquence invités à fournir des modèles de 2 pieds 3 pouces de hauteur, en même temps qu'une soumission pour la statue en bronze complète.

Une prime de mille piastres sera payé à celui dont le modèle et les conditions seront acceptés.

Les modèles devront être livrés au Ministère des Travaux Publics, le ou avant le premier jour de janvier prochain.

On peut se procurer des copies des conditions, etc, en s'adressant au Commissaire du Canada, No 10, Chambres Victoria, Londres, S. W., Angleterre, ainsi qu'au Secrétaire du Ministère des Travaux Publics, Ottawa, Canada:

F. H. ENNIS,
Secrétaire.

Ministère des Travaux Publics,
Ottawa, août 1882.

AUX DIRECTEURS DE CHŒURS.

MUSIQUE SACRÉE

Le soussigné a l'honneur d'informer MM. les Directeurs des Chœurs des Eglises, Collèges et Communautés, qu'il est l'agent pour la vente des Œuvres Musicales de M. L'ABBÉ GIÉLY, chanoine honoraire, de Vafence (France). Voici les titres des principaux morceaux de chant, avec les prix, savoir :

Messe Musicale,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.....Prix : \$0.75.

Harmonies Religieuses,

POUR LES

Saluts du Saint-Sacrement, consistant en Solos, Duos et Chœurs variés, avec accompagnement d'orgue.

Brochure in-8o de 240 pages.....Prix : \$1.50.

Fleurs de Juin,

ou

CHANTS AU SACRÉ CŒUR,

A TROIS VOIX,

Avec accompagnement d'orgue.

Brochure de 120 pages.....Prix : \$1.25.

Le Sacré Cœur de Jésus

Cantate solennelle composée de Solos, Duos et Chœurs variés, (formant sept parties distinctes) avec accompagnement d'orgue.....\$0.75.

Gloire à Marie,

Cantate solennelle à N.-D. de Lourdes, avec Solos, Duos et Chœurs.....Prix : \$0.50.

A la Vierge Immaculée,

Chant solennel, avec Solo, Duo et Grand Chœur
Prix : \$0.40.

S'adresser à

STANISLAS DRAPEAU,

Directeur de l'Album des Familles.

P. O. Boite 1061, Ottawa.

Seul Agent pour le Canada

EPILEPSIE

RADICALEMENT GUERIE

En faisant usage pendant un mois des célèbres et infaillibles **POUDRES** du Dr **GOULARD** contre l'Epilepsie.

Pour convaincre les patients que ces poudres produiront tous les effets que nous leur attribuons, nous leur expédierons par la malle, franc de port, et gratuitement, un échantillon de ce remède. Comme le Dr Goulard est le seul médecin qui ait fait de cette maladie une étude spéciale et comme à notre connaissance des milliers de malades ont été radicalement guéris en faisant usage de ces **POUDRES**, nous garantissons une cure certaine dans tous les cas, **OU NOUS VOUS REMETTRONS VOTRE ARGENT.**

Prix : pour une grande boîte, \$3 00 ou 4 boîtes pour \$10.00, expédiées par la malle dans aucune partie des Etats-Unis ou du Canada, sur réception de l'argent ou par Express C. O. D. Adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St. Brooklyn, N. Y.

LA CONSOMPTION

POSITIVEMENT GUERIE.

Toutes personnes atteintes de cette maladie désirant être guéries devraient essayer les célèbres **POUDRES** du Dr **KISSNER**, contre la Consommation.

Ces poudres sont la seule préparation connue qui guérit la Consommation et toutes les maladies de la GORGE et des POUMONS ; à la vérité, par la confiance que nous avons en elles, et aussi pour vous convaincre qu'il n'y a pas de blague, nous enverrons à tout patient, par la malle, franc de port, une boîte gratis.

Nous n'exigeons pas votre argent que vous ne soyez pleinement satisfait de leurs pouvoirs curatifs. Si vous tenez à la vie ne différez pas d'essayer ces **POUDRES**, vu qu'elles vous guériront infailliblement.

Prix : pour une grande boîte, \$3.00 ou 4 boîtes pour \$10.00 expédiées par tous les Etats-Unis ou le Canada, par la malle, au reçu de l'argent, adressez :

ASH & ROBBINS,

360, Fulton St., Brooklyn, N. Y.

Fonderie McShane,

Des célèbres **CLOCHES** et **CARILLONS** pour Eglises, Chapelles, Couvents, Académies, etc.

La liste des prix et circulaires sont fournies gratuitement sur demande.

S'adresser à

HENRY McSHANE & Cie,

BALTIMORE (MAB.)
Etats-Unis

ABONNEMENT

\$2

PAR ANNÉE

(Payable d'avance)

L'Album des Familles

ANNONCES

Elles seront publiées sur le couvert.
(Voir le tarif à la dernière page.)

REVUE MENSUELLE

Littérature, Histoire, Archéologie, Biographies, Voyages et Légendes.

RÉDIGÉ PAR UN COMITÉ D'ÉCRIVAINS CATHOLIQUES

Tout ce qui concerne la Rédaction, les Abonnements, envoi d'argent, Annonces, etc., doit être adressé à STANISLAS DRAPEAU, Editeur-Propriétaire de L'ALBUM DES FAMILLES, P. O., Boîte 1061, Ottawa.—Les lettres d'argent doivent être enregistrées.

Littérature.

LES CHEVALIERS

DE LA

CROIX BLANCHE

PAR

CHARLES BUET.

DEUXIÈME PARTIE

(Suite et Fin)

XIII

Laissez passer la justice de Dieu !

Clelio Zadoër ferma soigneusement la porte du manoir, tira les verrous et posa les barres. Il alla de même assujettir la trappe qui faisait communiquer le Castellaccio avec les souterrains et la grotte. Puis, se penchant par-dessus la balustrade, il laissa tomber les clefs énormes dans le précipice.

Il était désormais bien seul, séparé du reste des vivants.

Il revint alors à Périclès Orestis qui, debout au milieu du préau,

fumait avec insouciance une cigarette de tabac d'Orient, et regardait le ciel blanchir à l'horizon, peu à peu.

Une bande étroite, d'un rose pâle, séparait maintenant de la mer pailletée du rouge de l'aurore, le firmament chargé de nuages d'un gris de plomb.

Aux clartés indécises de l'aube, les constructions du château surgissaient, marquetées d'ombres noires et de reflets blafards. Les tours se dressaient, fantômes gigantesques; avec leurs sommets ébréchés, les trous profonds lézardant les murailles, et le lierre pendait, déchiqueté, comme un suaire sur des ossements.

—Sang de moi ! que ce lieu est triste, dit Clelio à Périclès en l'abordant. Comment ai-je pu choisir ce nid de hibou pour résidence ?

—Espères-tu que nous serons libres longtemps encore ?

—Libres ? les *comperi* sont en chemin, cher ami. Crois-tu que messer Paul Stanzin ait beaucoup délibéré ? Tant que je triomphais, nul n'osait me trahir, et tant de gens profitaient de mes services ! À cette heure on me sait renversé, et tous mes anciens complices doivent être à mes trousses. Il n'est pas de plus fin limier que celui qu'on se nourrit.

—Donc le soleil qui va se lever est le soleil de notre dernier jour ?

Cette mort t'effraie-t-elle, Orestis ? Tu peux sortir encore !

—Moi ? Tu plaisantes. Je suis ravi de ton idée : la corde, le pistolet et le poison sont des moyens

vulgaires et qu'il convient de laisser aux banqueroutiers, aux débiteurs insolvables, aux Werther de pacotille, et autres pauvres hères qui cherchent à s'évader de notre sottise par le plus court chemin. Le bâcher purifie...

Clelio le regarda en souriant.

—Tu es brave !... Tant mieux !

...Oui, mon cher, dans un instant mon Castellaccio brûlera, de la base au faite ! Il y a de la poudre dans les caves, assez pour éventrer le rocher. C'est une lâcheté que nous commettons-là. Le suicide est la fin des lâches... Sang de moi ! telle vie telle mort !... Et toutes les philosophies n'y changent rien. J'ai tenté Dieu !

—Tu parles trop, dit Orestis en fronçant le sourcil.

Il prit une torche et la lança dans la mare d'alcool. Aussitôt une nappe de flamme bleuâtre s'étendit sur le sol.

Zadoër et le grec bondirent au dehors et refermèrent la porte. En passant ils mirent le feu aux meubles du vestibule. Puis ils montèrent aux étages supérieures, visitant chaque chambre, l'une et l'autre, et portant l'incendie sur tous les points à la fois.

Ils revinrent alors à l'appartement de Clelio.

D'amples draperies de brocart blanc en faisaient une tente magnifique, encombrée d'objets précieux, de statues et de tableaux. Le lit s'élevait sous un pavillon de satin, bordé de plumes d'autruches, et des piles de coussins, où l'aiguille patiente des filles soudras de Kachmyr

avait tracé des palmes de soie et d'or, parsemaient le tapis smyrniote qui couvrait le parquet.

Clelio remplit une coupe et but avidement.

—Oui. Voyons Périclès ! Compréndrais-tu que Zadoer comparût humblement devant ces estimables juges, en robes rouges, qui s'imaginent qu'on est un criminel parce qu'on a meconnu les conventions ridicules de ce qu'ils nomment la société ? Me vois-tu, entre deux carabiniers royaux, mal vêtu, pâle de faim et de froid, considéré lâchement par les donzelles qui dansaient avec moi, par les jeunes gens qui m'empruntaient de l'argent, par ce bon populaire, enfin, qui, tout haut, me maudissait, et me remerciait tout bas de faire de si grand peur à ses tyrans !

Orestis fit une moue dédaigneuse.

—Après quoi, poursuivit d'un ton sardonique, on me conduirait par la ville, en chemise et le cierge à la main... On me ferait tendre le cou sous la *mannaja* et dormir l'éternel repos dans le charnier où périssent les chiens !

—Sépulcre nauséabond pour des gens de notre sorte.

—Aussi le vainqueur n'aura-t-il pas la joie de nous traîner sur la claie. Nos funérailles seront dignes de nous. Viens !

Orestis le suivit docilement.

Clelio tout d'abord entassa, au milieu du vestibule, les armoires, les bohuts et les bancs de chêne sculpté rangés le long des parois.

—Que fais-tu ? interrogea le grec, surpris.

—Patience !...

Ils entrèrent dans la salle du festin, où régnait un affreux désordre. Les bannières pendaient, çà et là déchirées ; les tentures, à demi arrachées, laissaient voir la pierre nue ; les panoplies avaient croulé ; fauchards et pertuisanes, espons et carabines, s'entassaient pêle-mêle.

Sur les dressoirs, des pièces d'orfèvrerie bossuées, des buires, des flacons renversés. Des monceaux de débris jonchaient le sol : hanaps, cristaux, porcelaines brisés ; des fruits émiettés, des fleurs effeuillées. Quelques cires brûlaient encore aux lustres et aux girandoles.

Clelio prit une hache et fracassa deux barils de bois des Iles, cerclés

de bronze, posés sur des chevalets de fer forgé. La liqueur odorante qu'ils contenaient se répandit à flots sur les dalles.

—Ce tafias des Antilles va flamber comme du naphthé, dit-il froidement.

—Ah ! je comprends, s'écria Périclès, n'ayant pu vivre comme Sardanapale, empereur d'Assyrie, tu veux du moins mourir comme lui. Espères-tu donc, à l'instar du phénix, renaître de tes cendres ?

Périclès Orestis, à son tour, prit l'aiguière et versa de haut, dans un vaste gobelet de vermeil, le vin mielleux et noir des coteaux de l'Enia.

—Buvons, dit-il, puisque cela t'amuse.

Il s'étendit sur les coussins, et riant moqueusement, l'œil fixé sur Clelio qui écoutait le bourdonnement sourd de l'incendie, il tarit lentement le gobelet, dont les ciselures brillaient entre ses doigts.

Puis tout à coup il devint pâle : —Te rappelles-tu, demanda-t-il, le souper de Palmaverde ?

—Oui. Le docteur te prédit que tu mourrais par le feu.

—Et toi, par le feu aussi.

—Hasard !

—Si tu veux. Mais la prophétie s'accomplit.

—Ce cher Pompée en sera tout glorieux, le pauvre homme !

—Ah ! reprit Orestis, on se donne bien du mal pour arriver où nous sommes ! Il nous eût été si facile d'être des honnêtes gens !

—Paroles perdues, Périclès !

—Hélas ! mon cher, mais on peut sans faiblesses regretter...

—Sang de moi ! le regret est une des formes de l'hypocrisie, enfant.

Une voix pénétrante, à l'accent triste et grave, s'éleva du coin le plus obscur de la chambre :

—Zadoër, laisse parler ton ami, disait-elle. Il vaut mieux que toi, le regret est parfois le précurseur du repentir !

Les plis de la draperie de brocart s'écartèrent, démasquant une issue secrète.

—Nighmèh ! s'écria Clelio.

Une joie féroce et sombre se peignit sur ses traits.

Une forme humaine apparaissait dans l'ombre de la draperie.

...—Nighmèh ! dit à son tour Orestis.

—Et d'une voix émue de pitié, il ajouta :

—Fuyez, malheureuse femme !... La mort, une épouvantable mort vous menace : nous avons mis le feu au château. Fuyez !... s'il en est temps encore.

Zadoër se mit à rire.

La reine tzigane s'avança jusqu'au milieu de la salle. Sa mante de serge brune glissa de ses épaules à ses pieds, découvrant la jupe fripée des diseuses de bonne aventure.

—C'est bien moi, dit elle froidement.

Elle croisa ses bras sur sa poitrine, et du même ton dédaigneux, placide, elle poursuivit :

—Avais-tu pensé, Clelio, que je te permettrais de mourir seul ? Je t'ai poussé au mal, j'ai profité de tes crimes, je viens prendre ma part du châtement.

Au dehors un crépitement continu annonçait les progrès de l'incendie. Parfois retentissait le fracas des pierres s'écroulant.

Clelio resta couché sur ses coussins, dans une pose indolente, les mains croisées sur sa tête. Sa bouche crispée gardait son sourire sarcastique et méchant. Du bout des lèvres il répondit :

—Femme, tu as eu tort de venir. Je n'agrèe pas ton sacrifice...

Elle laissa tomber sur lui un regard de courroux et de défi.

—Tu me hais ! dit-elle.

Clelio fit un geste d'insouciance moqueuse. Nighmèh reprit d'une voix chargée de mépris :

—Tu ne sais pas aimer !... En vérité, Clelio, tu étais fait pour la haine... Le fiel déborde en ta poitrine... Ton cœur, qui ne cesse de battre, n'aura pas battu une seule fois, en toute sa vie, une seule palpitation généreuse...

Le bandit ricana, en murmurant :

—Est-ce ma faute ?

—C'est le sang juif de ton aïeule Respha, ta hollandaise, qui coule dans tes veines, le sang de la révolte et de l'impureté... C'est le sang de tes ancêtres les déicides, et de ton père le fratricide... Chargé d'iniquités, souillé de toutes les fanges, tu braves encore le Dieu devant qui tu vas comparaître ! Adieu de te prosterner, de prier, de pleurer sur les tiens et sur toi-même, tu railles, tu blasphèmes... Et ton

dernier soupir que l'ange ent recueilli peut-être, si tu l'avais exhalé dans un sanglot de repentir, tu le vomiras dans un cri de détresse enragée, en défilant le ciel !

— Clelio tressaillit au formidable accent de cette voix stridente.

— Mérité-je la grâce du repentir ? balbutia-t-il ?

— Je devrais te haïr pour tout le mal que je t'ai fait ! continua l'implacable bohémienne. Je ne puis. Je t'ai volé tout petit, et si je ne fus pas ta mère par les entrailles, je le suis par l'amour, du berceau à la tombe !

Une grande clarté d'un rouge ardent, irruid dans la chambre, à peine tamisée par la soie épaisse, qui se teignait de pourpre. Le Castellaccio était maintenant une immense fournaise.

Les pierres, calcinées, se brisaient, le ciment s'émiettait, les vitraux volaient en éclats, et les mailles de plomb qui les encastraient se fondaient, et dégoûtaient en gouttelettes d'argent.

Les flammes léchaient les charpentes, allongées en langues tordues, coulant en larges nappes, envahissant les ruines. Les ronces, les broussailles, le lierre alimentaient cet océan de flammes. Les toits des tours flambaient comme d'énormes torches, les créneaux se couronnaient d'un diadème de feu.

Les salles du bas n'étaient plus qu'un brasier incandescent. Des gerbes d'étincelles jaillissaient vers le ciel et retombaient en pluie, au milieu des tourbillons d'une fumée opaque empuanti.

Le mugissement du vent, le roulement sourd et continu de l'incendie, le pétilllement du bois, le fracas des charpentes s'écroulant, l'explosion des armes, le bruit des murs qui croulaient, rappelaient le majestueux et lugubre tumulte d'une éruption volcanique.

Début près de la fenêtre, dans l'auréole d'une lumière éblouissante projetée par le brasier, Nighmèh-Sémma regardait, avec une superbe insouciance du danger, le spectacle magnifique et terrible qui s'offrait à sa vue.

Les tonnelles saillaient, noires, sur un nuage de pourpre ; d'énormes flammes jaillissaient par toutes les ouvertures, courbées par le vent, déchirées, tordues en spirales rouges.

Une nappe de feu s'étendait sur l'esplanade ; les ronces grillaient, l'herbe crépitaient, les mousses fumaient, lentement embrasées.

Le parquet tremblait sous le poids de la bohémienne, qui le sentait fléchir, peu à peu sous l'action dévorante de l'incendie. Quelques minutes encore, et la voûte s'effondrait dans le brasier.

Elle fit un effort et s'agenouillant devant Clelio, qui fermait les yeux pour n'être point ébloui de ces lueurs ardentes :

— Clelio, dit-elle, ceux qui vont mourir se souviennent... J'ai fait mal : pardonne-moi.

— Je te pardonne, femme.

— Pense à Dieu, Clelio !

Il se souleva, et d'une voix profonde :

— Crois-tu, répondit-il, que je n'y pensais pas. Le vrai châtement du crime, c'est l'impénitence ! Dieu nous repousse, nous sommes indignes de repentir.

Périclès ne disait rien. Pâle, couvert d'une sueur glacée, l'œil hagard, il s'adossait à la muraille, cramponné à la draperie, vivante image de l'épouvante.

Alors Nighmèh toujours agenouillée, étendit les bras en croix, et, le visage illuminé par une expression terrible à la fois et sublime de terreur, de résignation, de repentir, elle prononça lentement cette prière, que les autres, peut-être, répétaient au fond de leur cœur :

— Dieu des chrétiens, nous sommes ici trois coupables qui t'avons offensé mortellement, trois coupables sur qui s'appesantit la main vengeresse... La fille ignorante et sauvage a méconnu tes lois par orgueil, bravé ta colère et raillé ta miséricorde... Mais ceux-ci n'ont été, Seigneur, que des êtres faibles, corrompus avant l'âge, obéissant à mes criminelles inspirations... Ceux-ci ont péché par faiblesse, par lâcheté... Reçois-les à merci, et que mon châtement soit tel qu'il expie leurs crimes et les miens... Seigneur, Christ crucifié, que mes pères ont injustement immolé, j'ai foi en ta parole sainte... Prosterinée aux pieds de ta grandeur, je te supplie, je t'implore... Tu es la Vérité et tu es la Vie ; tu es le Messie que nous avons nié, tu es le Fils de Dieu que nous avons outragé... Ne

condamne pas sans rémission nos âmes immortelles !

Orestis joignit les mains dans un transport d'admiration, puis il courut à Nighmèh Sémma, qui se relevait, comme transfigurée, et saisissant la robe de la bohémienne, il la porta à ses lèvres :

— Ah ! murmura-t-il, que Celui qui pardonne exauce ta prière !

Clelio Zadoer, frémissant, ne dit pas une parole. Il restait abimé dans une silencieuse méditation, et sans le frisson qui parfois, secouait tout son corps, on aurait cru que déjà la vie l'avait abandonné.

La flamme, tout à coup s'engouffra dans la salle, envahit rapidement les tentures, s'attacha aux boiseries. Affolé, Orestis, voulut voir. Il s'élança vers la porte ; un gouffre de braise fumante s'ouvrait devant lui. Il recula, et d'un bond se précipita par la fenêtre. Là encore, une fournaise où se consumaient les charpentes, avec des grilles rougies à blancs, des pierres calcinées. Il s'affaissa ivre de peur et se roula sur le plancher en poussant des hurlements de rage.

— C'est l'enfer !... je brûle... A moi ! une goutte d'eau, par pitié ! J'étouffe ! Satan, épargne-moi.

Soudain il se redressa, et se ruant sur la bohémienne avec un rugissement de damné.

— Soyez maudits, vous qui m'avez perdus !

Il tomba, l'écume à la bouche, les traits convulsés et rendit son dernier soupir en exhalant un cri lamentable.

— Il est jugé ! proféra Nighmèh d'une voix solennelle.

Clelio sortit enfin de sa torpeur. Il jeta autour de lui un long regard :

— Tout est fini ! dit-il froidement. Il nous reste une minute à vivre. Adieu, femme ! tu fus mon mauvais génie : Je t'accuserai là-haut !

Nighmèh soupira :

— Tu crois ! dit-elle avec un noble enthousiasme, tu crois : Tu es sauvé !

Elle se pencha, comme une fleur sur sa tige, et mourut, le sourire aux lèvres.

Une fumée épaisse emplissait la salle. De toutes parts le bois craquait ; de larges fissures trouaient les murailles. Il y eut une explo-

sion, puis un bruit sourd, une commotion violente... Le donjon écroula soulevant dans sa chute, une colonne énorme d'étincelles qui s'éleva vers le ciel, et s'effrita, dispersée en myriades d'étoiles...

XIV

D. posait potentes de sede et exaltavit humiles.

Qui donc aurait pensé, à voir ce cerceuil de bois de sapin, posé sur un chariot trainé par des bœufs de labour, à peine voilé d'un lambeau de velours, voilé dans quelque chapelle de village, que la dépouille emportée par ce rustique attelage était celle de très haut et très puissant seigneur Lancelot, comte de Peyl, cousin de tous les rois, égal de tous les ducs ?

L'écusson de Rocheraye, au champ rouge, sans emblèmes ni pièces héraldiques, manquait au funèbre véhicule, dont les roues tournaient lourdement, à demi enfoncées dans l'ornière, et criaient sous les cailloux.

Le bouvier qui cheminait en avant, et de temps à autre piquait ses bêtes du bout d'une longue gaule, n'osait regarder en arrière, dominé par un effroi superstitieux. Il murmurait les prières pour les défunts, mais il évitait de toucher à ces planches disjointes entre lesquelles gisait le corps d'un homme frappé subitement par la colère de Dieu.

Derrière le char, Palmaverde et Giacomuccio marchaient tête nue, tenant une torche à la main. Entre ce prince d'aventure et ce bohémien déguenillé, la comtesse Bathilde s'avancait hautaine et roide sous ses voiles amples, redressant par un effort d'énergique volonté son corps brisé par tant de fatigues et tant de douleurs.

A peine la veuve avait-elle conscience de l'étrange situation où elle se trouvait. L'esprit ni le cœur ne vivaient plus en elle.

Elle ne pensait ni au fils qu'elle abandonnait au sort le plus cruel, après l'avoir maudit, ni aux nobles filles qui l'attendaient au bas de la montagne, auxquelles elle ramenait le cadavre, tiède encore, de leur père.

Elle suivait ce cadavre parce que c'était son devoir. Elle voulait garder intact son honneur d'épouse. Elle accomplissait jusques au bout le serment juré, vingt années plus tôt, de rester fidèle et soumise. Elle obéissait à la nécessité de s'éloigner d'un lieu si funeste.

Pas une seule fois elle n'osa porter son regard vers le Castellaccio qui commençait à s'ombrager d'un panache de fumée.

Le prince et le bohémien respectaient le silence de Mme de Peyl. Qu'eussent-ils pu dire à cette grande désolée qui venait de perdre son espoir suprême, de voir s'évanouir le rêve ardemment caressé durant son existence entière, et qui s'en allait, le cœur broyé, anéantie, désormais insensible, ayant épuisé, semblait-il, la coupe des douleurs humaines ?

Bathilde de Peyl ne s'étonnait plus que d'être vivante encore après de telles tortures. Elle eut voulu qu'on l'étendit à côté de cette bière, et qu'on la laissât expirer là, oubliée de tous, accablée qu'elle était du désir de l'éternel repos.

Elle s'avancait, morne et muette statue vivante de l'implacable désespoir, lasse de vivre, lasse de souffrir, lasse de prier.

Les torches répandaient une lueur indécise, traçant de larges orbes de lumière sur les talus poudreux, sur les haies de cyprès, et rendant plus obscures encore les ténèbres, au-delà de ces reflets rougeâtres, et parfois des gouttes de résine tombaient sur le chemin, brûlant comme un feu de luciole, avec une odeur âcre.

Le cortège descendit ainsi, à pas comptés, les rampes de l'escarpement.

Soudain les vibrations sonores de la cloche retentirent, précipitées : un glas d'agonie, un tocsin d'émeute. Puis ce fut une clameur d'ivresse, de joie, de colère, de rage. Et bientôt la bande de l'Argentino dévalant le long des pentes, avec un cliquetis d'or et de métaux secoués dans les besaces, rejoignit le convoi qui s'arrêta, pour livrer passage à la horde.

Mais à la vue du chariot mortuaire, de cette femme blanche comme la cire, qui ne daignait même pas abaisser sur eux son

regard les bandits firent halte, et mirent chapeau bas.

—Passez ! ordonna Palmaverde, brièvement.

Ils défilèrent un à un, lentement, saluant avec un respect craintif ces deux victimes, la morte et la vivante. Le bruit de leurs pas résonna un moment sur la route.

Il y eut un murmure de voix brutales et rauques. Et, peu à peu, dans le silence glacial et triste de la nuit, le grincement des essieux, le cahotement sourd de la charette, s'entendirent seuls avec la mélodie monotone des hiboux, huant au loin sous la feuillée.

En arrivant au bouquet d'arbres auprès duquel le comte Lancelot et lui avaient été cernés par les gens de Zadoër, peu d'heures auparavant, Palmaverde fit un signe au bouvier, qui retint ses bœufs.

—Madame, c'est près d'ici que nous devons retrouver vos filles, dit-il à la comtesse. Vous plait-il que nous allions à leur recherche ?

Mme de Peyl tressaillit. Une légère nuance rosée colora ses joues :

—Ah ! fit-elle, je suis si malheureuse que j'oublie... Savez-vous où est cette grotte dont on nous a parlé ?

Giacommuccio prit la parole, en s'inclinant avec respect :

—Je vais chercher mesdemoiselles de Peyl, dit-il.

Il s'engagea dans le sentier couvert, et peu d'instant après les douces voix d'Esther et de Noémi appelaient :

—Ma mère, ma mère !

Les jeunes filles accouraient, joyeuses. A la vue de leur mère, debout près du chariot vaguement éclairé par la torche de Palmaverde, elles s'arrêtèrent frappées de stupeur.

Leurs traits portaient l'empreinte d'une lassitude douloureuse ; leurs yeux rougis, la pâleur mate de leurs visages trahissaient les angoisses éprouvées durant cette longue et cruelle journée.

Mais elles ignoraient encore le terrible événement qui les faisait orphelines.

Pippo et Lucia les suivaient, la mine contrite, et s'évertuant à passer inaperçus.

Les deux sœurs se jetèrent au cou de leur mère ; ces caresses ingénues arrachèrent Mme de Peyl à sa torpeur morbide, et pour la

première fois, depuis la fatale révélation qui l'avait soudainement abattue, un sentiment humain sembla s'éveiller en elle.

Elle pressa tendrement ses filles sur sa poitrine, cherchant à leur cacher, en les serrant dans ses bras, le char funèbre, qu'elles avaient à peine entrevu, avec ses bœufs blancs et roux, le muflle écrasé sous le joug, et sa tenture de velours flottant en désordre sur la bière ; le bouvier, appuyé sur sa gaule, immobile, indifférent à tout, don Philippe de Palmaverde et le bohémien Amraphel, formaient un groupe d'aspect bizarre, aux clartés vacillantes de la résine.

— Oh ! maman, disait Noémi, dont les cheveux d'or s'épandaient en boucles épaisses sur l'épaule de la comtesse... Oh ! chère maman, que nous avons souffert d'être séparées de vous ! Quel effroi ! quelles craintes !... Nous voici enfin réunies, et pour ne plus nous quitter jamais !...

— Nous avons tant prié que le Ciel nous a exaucées ! ajouta la fière Esther, qui couvrait de baisers la main de sa mère. J'ai fait un vœu à sainte Rosalie... Ces gens que vous voyez nous ont délivrées.

Mère, vous les récompenserez dignement, dit Noémi en souriant à la Lucia, qui s'effaçait dans l'attitude humble d'une servante.

— Mais vous, comment ces bandits vous ont-ils laissé partir ? interrogea l'aînée, impatiente de savoir. Dieu vous a-t-il suscité un sauveur !...

— Cet homme, l'Argentino, ne vous a pas fait de mal, mère chérie ?

— A-t-il du moins respecté votre douleur ? imploré votre pardon ?

— Ah ! qu'importe ! puisqu'il vous a rendu la liberté.

— Non, s'écria Esther violemment. Il faut que ce lâche soit puni sans miséricorde... Mon père est grand, noble, riche, honoré : s'il n'obtient pas justice, il nous vengera...

Chacune de ces questions, chacune de ces paroles, ajoutait un tourment nouveau aux tourments qu'endurait la malheureuse veuve, et ravivait les blessures béantes de son cœur.

Elle gardait le silence farouche des désespérés, mais l'amère souffrance qui la poignait éclata lorsque

Noémi, avec son accent candide, murmura :

— Pourquoi ne souris-tu pas, ma douce mère ? Pourquoi tes beaux yeux brillent-ils de ce feu sombre ? Dieu te rend tes filles bien-aimées, ton cœur déborde d'allégresse...

Bathilde de Peyl étouffa ses derniers mots par un baiser :

— Tais-toi !... tais-toi ! cria-t-elle d'une voix déchirante. Ne voyez-vous pas que vous enfoncez des poignards dans un sein déjà meurtri, lacéré ?

Et comme les jeunes filles, effrayées, se dégageaient de son étreinte, elle les serra plus étroitement encore contre elle, et poursuivit, reprenant une à une les paroles de tendresse qu'elles lui avaient adressées :

— Si je vous aime !... Si je suis heureuse de vous avoir là, sur mon cœur !... Oh ! oui, j'en prends Dieu à témoin ! Mais vous parlez de vengeance... de justice ! Justice est faite, hélas ! Et vous, vous du moins, ne maudissez pas l'homme que vous nommez l'Argentino. Que vos cœurs si purs ignorent toujours la haine et le mépris.

Elle éleva vers le ciel un regard d'ardente supplication :

— Ah ! Seigneur, donnez-moi la force et le courage...

— Mère ! balbutia Noémi, dominée par une irrésistible épouvante.

— Le malheur ne cesse pas d'accabler notre race, dit Esther, en se redressant comme pour défier le sort. Parlez sans détours, ma mère, quelle calamité nouvelle nous menace ?

— Votre mort est désormais la seule que je redouterais, répondit Mme de Peyl de sa voix profonde... si je ne savais que la mort est la délivrance.

Elle se détourna, étendit le bras, montra d'un geste le cercueil dont la forme se dessinait sous les plis du velours, et dit ce seul mot :

— Voyez !...

Esther et Noémi firent un pas en avant.

— Mettez-vous à genoux près de moi, reprit la veuve en s'agenouillant dans la poussière du chemin, et priez Dieu pour l'âme de votre père, qu'il lui a plu de retirer de ce monde.

Un cri perçant retentit. Noémi

s'évanouit entre les bras de sa sœur. Lucia accourut.

Lorsque l'enfant eut repris ses sens, elle vint s'appuyer au bord du chariot, et, se courbant sur les misérables planches de sapin qui enfermaient la dépouille de celui de qui elle ignorait le déshonneur et l'indignité, elle les baisa avec respect.

Esther, dont les yeux se cernaient d'une tache de bistre qui allait s'agrandissant, demeurait terrifiée, incapable de penser, de pleurer, de prier.

La comtesse, d'une voix ferme, achevait une oraison. Les autres témoins de cette scène, aussi grandiose qu'étrange, n'osaient faire un mouvement.

Palmaverde montra le sommet des roches où s'élevait le Castellaccio :

— Madame, dit-il, il faut partir.

Le ciel se teignait du rose orangé de l'aurore.

Des tourbillons d'une fumée nauséabonde s'élevaient en nuages opaques, tantôt couvrant d'un linceuil noir les murailles du vieux manoir, tantôt déchirés par le vent et s'émiettant dans les airs.

Tout à coup, des verrières brisées en mille pièces, des portes fendues, de toutes les ouvertures du colossal repaire, les flammes firent irruption en langues énormes, enveloppant donjon et tours, de la base au faite.

L'incendie éclatait dans sa formidable horreur, et sa clarté flamboyante illuminait tout le vallon, mettant en pleine lumière le cercueil étendu sur le chariot, et les quelques fidèles qui faisaient cortège au corps de Lancelot de Peyl.

Un cri, un râle plutôt, râle de moribond pleurant la vie, jaillit de la gorge de Bathilde. Elle prit son élan, comme si elle eut voulu escalader les rocs.

Palmaverde se jetant au devant d'elle.

— Par pitié, madame ! murmura-t-il... songez à vos filles... Elles ne savent pas... C'est assez qu'elles souffrent... Epargnez-leur la honte.

— Vous avez raison, monsieur, vous êtes un gentilhomme ! répondit-elle, subitement calmée. Mais lui, lui ! répéta l'infortunée avec un accent d'inexpressible anxiété.

Le prince mentit :

— Rassurez-vous, madame. Les

souterrains du Castellaccio sont un refuge inabordable, et d'ailleurs il est peut-être bien loin !

Elle appuya ses deux mains sur son cœur pour en comprimer les battements, qui l'étouffaient, et revenant à ses filles, plongées dans l'inerte atonie que produisent les sensations excessives, elle ordonna le signal du départ.

Le Castellaccio flambait tout entier, l'incendie en dévorait les charpentes vermoulues, les ronces desséchées. Une pluie d'étincelles diaprées le ciel rougi des lueurs naissantes du soleil.

Un diadème de flammes couronnait les créneaux ; les murailles noircies, lézardées, se crevassaient aux angles ; des vapeurs blanches serpentaient sur les rochers, où brûlaient lentement les orties, les saxifrages, le lierre ; la masse trapue du donjon émergeait, roussie, fumante, du brasier pétillant.

Il y eut soudain une explosion sourde, prolongée : les murs de la grosse tour oscillèrent, les tourillons s'en détachèrent d'une seule pièce, et tout s'écroura avec un fracas indescriptible : il ne restait du Castellaccio qu'un amoncellement de décombres.

—Tout est fini ! murmura Palmaverde.

Il se découvrit et fit le signe de la croix. Puis il regarda Giacomuccio, qui marchait côte à côte avec lui, derrière la mère et ses filles, appuyées l'une sur l'autre et se traînant sur le chemin.

Le visage basané du bohémien était inondé de larmes. Ses paupières aux longs cils s'abaissaient sur ses yeux, laissant transparaître sous la peau bise, les prunelles comme une tache noire.

Son maintien trahissait une affliction si profonde que le prince, ému, ne put s'empêcher de lui dire :

—Vous pleurez, Amraphel ?

Le bohémien tressaillit :

—Je les aimais, dit-il. Le chien s'attache à son maître, le lion enlevé au désert lèche la main qui le nourrit..... Je l'avais eu, lui, enfantelet, dans mes bras..... mes chansons du pays berçaient son doux sommeil. Il était orgueilleux et brave. L'Esprit vivait en lui, et quoique le sang des Pharaons ne coulât pas dans ses

veines, il eut glorieusement porté le bandeau royal des rois errants....

Elle !... Oh ! qu'elle était noble, et belle et sage !... Souveraine d'un peuple dispersé, elle était vaillante comme un homme, savante plus qu'un mage... Elle avait la pureté, la bonté, la prudence.... Ses mains ne se fermaient à aucune misère, et son cœur s'ouvrait à toute souffrance...

—Oui, dit Palmaverde, mais c'était une révoltée.

—Révoltée ! répéta le bohémien, qui haussa les épaules avec un superbe dédain. Vous la jugez selon vos lois. Vos sociétés civilisées sont-elles si parfaites, et leurs lois si légitimes ?

Le prince ne répondit pas.

Le Castellaccio, là-haut, apparaissait comme un bûcher consumé. La fumée, bleuâtre, se balançait en spirales sur les ruines, et l'escarpement de granit s'effaçait peu à peu, derrière les pentes ombrées de la montagne.

Le chariot atteignait le col, au sommet de la colline. Don Philippe détourna la tête et jeta un regard sur le repaire de l'Argentino, dont la brise matinale éparpillait les cendres.

Au delà du col, la route descendait l'autre versant, courant à travers un petit bois de frênes et de trembles ; le village de Spadarol étageait ses maisons arabes, d'un jaune clair, sans toits, sur la colline tapissée de pampres en guirlandes entrelacées de grenadiers étoilés de fleurs rouges, de jasmins pointillés de blanc.

La cloche de l'église sonnait gaiement l'Angelus du matin, et l'éveil de la nature annonçait une de ces gaies journées d'été, où tout semble plus beau que la veille.

Comme ils approchaient du village, une cavalcade en dépassait les dernières chaumières, et s'avantçait rapidement à leur rencontre. En avant, Raphaël Maillezais chevauchait, à côté du moine fra Placido, hardiment campé sur une mule blanche, décorée à profusion de pompons, de cloches et de rubans. Une escouade de campieri à cheval les escortait.

La troupe fit halte, au commandement de Raphaël qui, mettant pied à terre, salua la comtesse et ses filles et vint droit à Palma-

verde qu'il interrogea anxieusement :

—Zadoèr ?... Le comte ?

Le prince lui apprit en peu de mots ce qui s'était passé depuis la veille, puis il s'approcha de Mme de Peyl, et Raphaël, adressant la parole d'un ton respectueux, lui dit :

—Daignez me permettre, madame, de m'associer à votre deuil, et de vous exprimer les sentiments...

—Qui êtes-vous ? l'interrompit Bathilde de sa voix hautaine. Mon infortune est de celles qu'on ne console point, et je ne demande à personne une sympathie stérile. Dieu fait bien ce qu'il fait.

—Madame, je déplore..... voulut ajouter le jeune homme, surpris de cette froide indifférence plus encore que choqué de cet accueil malveillant.

Le prince Philippe l'arrêta d'un geste et dit à son tour :

—Celui qui vous parle, madame, est votre neveu, Armand de Peyl, duc de Rocheraye.

—Lui ?..... s'écria la comtesse, un instant émue.

Esther et Noémie échangèrent un regard brûlant.

—O ma sœur, murmura Noémie, lui, notre parent..... presque notre frère !

—Tais-toi ! dit Esther avec une sombre énergie. Qu'est-ce qu'il y a de commun entre le duc de Rocheraye et les pauvres filles de Lancelot de Peyl ?

Fra Placido assistait à ce colloque sans y prendre part. Voyant Mme de Peyl garder sa réserve altière, les jeunes filles interdites baisser les yeux, Raphaël, triste et embarrassé, il jugea à propos d'intervenir :

—Sainte Rosalie m'assiste ! s'écria-t-il de l'accent d'une affectueuse sévérité, vous tardez longtemps, *illustrissima contessa*, à reconnaître pour votre neveu ce beau cavalier ! Moi, fils indigne de saint Benoît, j'affirme que don Philippe de Palmaverde a dit la vérité, et que celui-ci est bien l'héritier légitime de Rocheraye. De plus je ferai observer à Votre Seigneurie, ajouta le moine, que le désespoir est une offense à Dieu. Si Dieu frappe, il guérit. Le chrétien doit dire *Fiat* ! et conserver

l'espérance d'un avenir meilleur.

Mme de Peyl tendit la main à Raphaël.

—Monsieur, dit-elle, puisque vous êtes le chef de notre maison, c'est à vous qu'il appartient de ramener à Palerme le corps de mon mari, votre oncle, mort subitement cette nuit.

Ce fut tout. Elle rabattit son voile sur son visage, et reprit sa place derrière le cercueil.

XV

Conclusion

Grâce aux efforts dévoués de Raphaël, qui voulait épargner à ses parentes un déshonneur immérité, on ne connut point la vérité sur la mort de Lancelot de Peyl, et nul ne sut que l'Argentino, enseveli vivant dans l'incendie du Castellaccio, était le fils de cet infortuné.

Il obtint du vice-roi don Folco que le secret de la vie et de la mort de ce grand coupable ne serait pas dévoilé.

Les déclarations de Nighmèh Sémma, de Lancelot, d'Amraphel, les témoignages du docteur Pompée et de Palmaverde suffiraient sans doute à constater son identité, à lui rendre le rang et la fortune qu'il héritait de son père. Il n'eut pas, un seul instant, l'idée de la vengeance. Au contraire, il veilla, avec un soin pieux, à ce que la mémoire de son oncle ne fut pas ternie par des révélations scandaleuses.

On fit donc à Lancelot de Peyl des obsèques solennelles, et Raphaël, présenté comme duc de Rocheraye par le vice-roi à tout le patriciat palermitain, conduisit le deuil, en qualité de chef de nom et d'armes.

Au fronton de Saint-Nicolas de l'Albergaria, sur le somptueux catafalque élevé dans le chœur, aux quatre angles du char magnifique traîné par huit chevaux blancs, s'étalait l'écu des armes de Rocheraye, de gueules plein, brisé d'un lambel d'argent, avec la devise : *Splendet inter omnia*.

La cérémonie achevée, Raphaël, accompagné de fra Placido Spagna

et du prince de Palmaverde, se rendit au couvent de la Martorana, où Mme de Peyl et ses filles s'étaient réfugiées, et fit demander à sa parente un moment d'audience.

On avait introduit le jeune homme et ses amis dans le parloir du monastère, vaste salle peinte à fresques, séparée en deux parties par une grille en bois ajouré, derrière laquelle retombait un rideau épais.

Au bout de quelques instants d'attente, la sœur tourière vint prévenir les visiteurs que la comtesse se rendait sur le champ auprès de monsieur le duc, son neveu. En effet, une porte s'ouvrit, et la veuve parut, le visage voilé, appuyée sur ses filles qui soutenaient ses pas chancelants.

Raphaël s'avança, laissant Palmaverde et le moine au fond de la salle.

—Vous avez désiré me voir, monsieur, lui dit la comtesse Bathilde d'un ton modeste, mais sans se départir d'une calme et grave dignité. Je vous aurais prié, d'ailleurs, de m'entendre avant de quitter Palerme.

Elle fit un effort pénible, et s'inclinant humblement :

—Je vous demande pardon, poursuivit-elle, au nom des miens qui vous ont fait du mal et que Dieu, dans sa justice, a frappés.....

Raphaël, intimidé par cette fierté hautaine, ému de cet accent où vibraient tant de douleurs, prit la main de sa tante, mais elle la retira aussitôt, et se redressant, elle attendit, muette.

Le jeune duc poussa un soupir :

—Madame, dit-il, j'implore la miséricorde de Dieu pour ceux dont vous parlez. Je n'ai dans le cœur, pour eux, qu'une grande pitié. Mon pardon les a devancés aux pieds de l'Éternel, qui, maintenant, les a jugés.

Esther et Noémi, les yeux baissés, humides encore de larmes, écoutaient cette voix pénétrante.

Il continua, d'un autre ton.

—Madame, je viens de rendre les derniers devoirs à Lancelot de Peyl, mon oncle. Son nom, qui est aussi le mien, ne sera point terni par de flétrissantes procédures. J'ai voulu que vous puissiez le porter sans rougir.

—C'est bien, dit-elle, vous êtes un Rocheraye !

—Il a plu à la Providence de faire fleurir un rameau sur le vieux tronc..... Vous n'êtes donc plus seule, madame. Vous avez un.....

Il s'interrompit, cherchant un mot qui ne fût pas cruel au cœur de cette mère.

—Vous avez un... parent aimant et dévoué, reprit-il, et mesdemoiselles de Peyl, mes cousines, seront dotées comme il convient à des filles de notre maison. Espérez donc, madame ! Après de si touchantes infortunes, espérez des jours meilleurs. Venez vivre dans ma demeure qui sera la vôtre, et soyez la mère de ma douce fiancée, qui sera bientôt ma femme.

Noémi, blanche comme une statue de marbre, pencha sa tête sur l'épaule d'Esther, qui leva vers le ciel un regard de résignation sublime.

La comtesse, attendrie, ouvrit enfin les bras à son neveu et l'embrassa avec effusion :

Vous êtes bon, mon enfant, dit-elle. Soyez heureux ! Pour nous, le bonheur n'est pas de ce monde. Je quitterai ce monastère demain. J'ai encore la maison où je naquis, une pauvre chaumière. C'est là que je veux passer, dans la retraite, le reste de mes jours. Mes filles sont libres.....

Oh ! ma mère, s'écria Esther, nous chassez-vous de votre présence ?

—Où vous irez, nous irons, murmura Noémi.

—Dieu me rappellera bientôt à lui, mes bien-aimées..... reprit Mme de Peyl, envahie soudain par une émotion délicieuse.

—Alors, dit Esther, enlaçant de son bras le cou de sa sœur, alors, ma mère, nous demanderons à monsieur le duc de nous donner la dot que les filles de Peyl ont coutume de porter au couvent. Ma sœur et moi, nous avons fait le vœu d'être carmélites.....

Fra Placido s'approcha. Son visage austère rayonnait :

—Ah ! dit-il en étendant ses mains sur la tête des pieuses filles et de leur mère, courbées devant lui, ah ! soyez bénies..... soyez bénies, vous qui payez si largement la rançon des coupables !..... Priez donc !..... priez et espérez ! Dieu aime les sacrifices que le

cœur s'impose et que le monde ignore.....

Raphael étonné, interrogea le moine du regard.

La comtesse vint à lui et lui fit une caresse maternelle, en disant tout bas :

—Ta mère eut été bien heureuse !.....

—Adieu, reprit-elle plus haut. Que la paix soit sur nous tous !.....

—Ma cousine, dit Raphael à Esther avec un sourire affectueux, refusez-vous de me donner le baiser d'adieu ?

Esther fit un brusque mouvement et recula :

—Mon cousin, dit-elle, une carmélite renonce à toutes les affections d'ici-bas.

Elle se refugia derrière sa mère, qui devina son secret à l'accent étrange de sa voix, et qui ne put étouffer un soupir désolé.

Raphael, étonné, se tourna vers Noémi :

—Et vous, ma cousine ? supplia-t-il.

Elle ferma doucement les yeux, son visage s'empourpra, elle tendit sa joue rose, mais elle frissonna sous le baiser, et, tout à coup laissant échapper un gémissement plaintif, elle roula, évanouie, sur le sol.

.....
L'association des chevaliers de la Croix-Blanche avait passé avec l'éclat splendide mais fugitif d'un météore.

La disparition subite de la dame aux étoiles, Nighmèh Sémma, dont personne jamais ne connut le sort, porta le dernier coup à la mystérieuse association, ébranlée déjà par les aveux arrachés à la faiblesse de Lancelot de Peyl par messer Paolo Stanzin.

Le casino où les Neuf se réunissaient fut fouillé de fond en comble. On n'y trouva que les riches costumes dont les Neuf et leurs serviteurs se revêtaient naguère, pour obéir aux caprices poétiques de la reine des Bohémiens.

Mais elle avait eu la prudence, avant de s'enfuir, de brûler les archives du conseil, ses correspondances avec les sociétés secrètes du continent, tous les documents enfin qui auraient pu livrer à la justice les nombreux affiliés que son incroyable activité avait réunis

Les merveilles de toutes sortes qui ornaient cette demeure, où elle avait rassemblé tout ce que l'art peut produire de plus exquis et de plus raffiné, fut confisqués.

Le duc de Scandian et David Stoloro, mandés à Naples par le roi Ferdinand, qui détestait les conspirateurs, firent les aveux les plus complets.

Il en apparut jusqu'à l'évidence que les chevaliers de la Croix-Blanche n'avait été que les jouets de la politique de Nighmèd Sémma, politique incertaine et bizarre, où les prestiges d'une imagination orientale surexcitée par des rêves insensés tenaient plus de place que les calculs de la froide raison.

Ces deux seigneurs n'en subirent pas moins quelques mois d'arrêts forcés au château de l'Œuf, et purent méditer à loisir durant une captivité que la bienveillance royale adoucit néanmoins autant qu'il se pouvait, sur l'inconvénient qu'il y a d'obéir aux fantaisies d'une aventurière.

Ils revinrent plus tard à Palerme, tous les deux fort penauds et jurant qu'on ne les y prendrait plus.

Cette affaire, dont toute l'Italie s'occupa, fut considérée officiellement comme une échauffourée ridicule ; le complot avortait : il était plus habile de n'en point exagérer l'importance.

Ni Palmaverde, ni le docteur Pompée ne furent inquiétés.

Orso Lentuli partit paisiblement pour un voyage de circumnavigation d'où il ne devait pas revenir. Il fut, en effet, assassiné par des pirates Malais dans les parages des îles Philippines. Ainsi le châtiement du sacrilège frappait sa race jusque dans son dernier rejeton.

Palermes'entretint pendant toute une saison des événements singuliers dont nous venons de faire un trop rapide récit. Mais on ne put en comprendre l'exacte portée, car on ne divina pas quels liens unissaient le Comte de Peyl à Clelio Zadoer, la bohémienne au jeune peintre français, et l'on put démêler quel rôle le prince de Palmaverde et le docteur Pompée avaient joué dans cette ténébreuse affaire.

Puis, d'autres incidents se produisirent, un bandit quelconque usurpa la célébrité de l'Argentino, les camorristes ourdirent une conjuration

qui fut trahie, comme toutes conjurations par un de ses chefs pressé d'argent ; il y eut une émeute, fatale au cabaretier Gelasio et à l'honnête Pippo, tués sur une barricade, et le souvenir ne tarda pas à s'effacer des Neuf de la Croix-Blanche et de l'intrigue sanglante dénouée par l'incendie du Castellaccio.

Malgré les recherches consciencieuses, il n'a pas été possible à l'auteur de retrouver les traces de Zeno le corfiote, ce fidele faquin, toujours prêt à servir deux maîtres, et même trois, dévoué à qui le payait cher, ne trahissant que si on le payait davantage, et d'ailleurs ennemi-juré du travail, ce vulgaire gagne-pain des artisans.

Fut-il cocher de fiacre ou *barcaruolo*, contrebandidier, pirate ou sbire, matelot ou soldat ? Vendit-il des pastèques, des grains de corail, du poisson ou des fleurs ? Vécut-il à Palerme, ou à Messine, ou à Catane, ou revint-il à Corfou, sa belle patrie, une des perles de la couronne Hellène ?

Telles sont les questions que l'on a vainement cherché à résoudre.

Peut-être, à cette heure, le joyeux garçon, devenu électeur et éligible, siège-t-il sur les bancs du parlement italien ? Peut-être, aussi traîne-t-il le boulet dans quelque baigne littoral, — à moins qu'il n'ait été pendu — hypothèse qui n'est pas, de toutes la plus inadmissible.

On répète volontiers que le bonheur ne se raconte pas. C'est un bruit que font courir les romanciers aux abois.

Trois mois environ après les fiançailles, le jeune duc de Rocheraye, remis en possession des biens de son père, épousa la princesse Cléonice de Palmaverde. La bénédiction nuptiale fut donnée à l'heureux couple par le bénédictin fra Placido.

Patriciens et patriciennes emplissaient la magnifique nef du dôme de Sainte-Rosalie, et comme le cortège rentrait au palais du Cassero, le page Nechad apporta à la mariée une corbeille faite de tresses de cheveux roux, entrelacées de rubans blancs, où s'épanouissait une touffe de myosotis.

Cléonice, ouvrit la lettre qui accompagnait ce présent singulier. Elle contenait une seule ligne.

« Dieu bénisse l'union fortunée de notre frère Raphaël et de notre sœur Cléonice.

« ESTHER, — NOËMI. »

—Elles ont pensé à nous, dit Cléonice ravie. Pauvres filles !

Ce fut une note mélancolique dans l'harmonie pure de sa joie.

Le lendemain des noces, qui furent célébrées avec un faste princier, don Philippe emmena Raphaël dans la chambre de cristal, où le docteur Pompée, moins hilare qu'à l'ordinaire, se promenait de long en large, les mains croisées sur le dos.

—Tiens ! bonjour, docteur, dit Rocheraye, tout épanoui de bonheur.

—Bonjour, monsieur le duc...

Il y eut un moment de silence embarrassé, que don Philippe rompit tout à coup.

—Eh bien ! petit frère, dit-il guimant, tout s'arrange au gré de vos désirs. Vous saluez l'aurore éblouissante d'une vie nouvelle, et vous êtes au comble de vos vœux. C'est parfait ! Mais vous êtes-vous demandé ce que nous allions devenir, le docteur et moi ?

—Comment ? fit le jeune homme étonné.

—Hé ! hé ! ricana Pompée Barigoul, vous n'avez pas été, je suppose, vous imaginer que nous n'avons qu'à vivre tout doucement, près de vous, causant du passé... Hé ! tout homme a sa mission à remplir. La mienne est achevée ! Je tire ma révérence et je pars.

—Où allez-vous ? demanda Raphaël, de plus en plus surpris.

—Partout et nulle part.

—Et comme ce sont des endroits qui me plaisent, ajouta Palmaverde, je l'accompagne. Mon cher enfant, j'ai résisté jusqu'au bout à l'épreuve... Mon existence n'a plus de but. Je vous ai donné Cléonice, vous l'aimez, elle aura le paradis sur terre. Je vais donc retomber dans mon incurable ennui... Que faire ? Je suis un rêveur. J'ai, tout au fond du cœur, des regrets qui me troublent. Trop longtemps je me suis assouvi de pensées de vengeance, et mon âme a besoin d'un reconfort. J'ai des fautes à expier, des grâces à recouvrer ! Irais-je au cloître ? Pourquoi ? Offrir à Dieu au désabusé, las des choses terrestres, et

qui viendrait épuiser la coupe du désenchantement au pied des autels ?... Non.

—Il est des contrées lointaines, reprit le docteur, interrompant du geste Palmaverde, où l'Évangile du Christ n'a point pénétré. Nous, qui avons méconnu cette loi divine, en nous érigant en juges inflexibles de la conscience d'autrui, nous fraierons le chemin aux missionnaires qui la prêchent. Nous serons les modestes pionniers de ces moines courageux qui vont aux extrémités du monde, sans autre arme que la croix. Et si nous rendons à l'Église un humble service, peut-être ce dévouement effacera-t-il nos débâcles à ses préceptes. Nous nous cachions, honteusement, dans une de ces sociétés secrètes sur lesquelles elle jette l'anathème, nous répudions ce passé misérable et nous entrons, le front haut, la croix sur la poitrine, dans l'universelle et militante société qui a pour chef Pierre, élu de Dieu, et pour mot d'ordre : Charité !

—Vous êtes des sages, s'écria Raphaël en se jetant dans leurs bras. Partez donc, mais revenez un jour, satisfaits du devoir accompli : ma maison est la vôtre, et vous trouverez à mon foyer la paix et le repos.

Quelques jours après, le prince et son vieil ami prenaient passage à bord du *Mozambique*, sous voile pour Bornéo, par Gibraltar, le Cap et Bourbon.

Néhad ne voulut point quitter son maître et le suivit presque malgré lui.

Armand de Peyl, duc de Rocheraye et de Guymaraens, que la belle duchesse Cléonice n'a jamais consenti à nommer autrement que Raphaël, ne dépense pas fastueusement ses revenus dans la *high life* parisienne. Il habite depuis vingt ans le joli château de Neuvecelle sur les bords du lac Lénam, au pays de Gavot.

Sa bienfaisance inépuisable s'étend sur toute la contrée. Il bâtit des écoles, il élève des fermes-modèles, il cultive ses terres et agrandit ses domaines.

Cependant il est resté artiste, aux sensations délicates

Ses tableaux, qu'il envoie chaque année au Salon, lui ont valu une

médaille d'or dont il est plus fier que du collier en lacs d'amour de l'Annonciade.

Il n'a point cru déroger en publiant un volume de poésie, imprimé en lettres d'or sur papier du Japon et relié de feutre rose. La critique a fait grand accueil à son livre éloquent, pleins de détails curieux et de recherches savantes sur les bohémiens errants.

Beaucoup de touristes visitent le manoir de Neuvecelle, surtout à l'époque où le duc et sa famille sont en déplacement, soit à Paris, où M. de Rocheraye ouvre son hôtel à l'élite de la littérature et des arts, soit en Sicile, où il gère les immenses propriétés du prince Philippe.

Donna Liberata Mirabal, septuagénaire alerte et accorte, qui prononce neuf mots sur dix en dialecte sicilien, montre volontiers aux étrangers deux salles situées, l'une au dessus de l'autre dans une tour ronde, ceinte d'un fossé tapissé de pervenches.

C'est d'abord une chambre aux tentures de soie vert d'eau, dont tous les ornements et les meubles sont en cristal. Le lit, ou baldaquin, supporté par des colonnes, semble taillé dans un colossal bloc de glace.

Mais au-dessus, c'est une chambre tendue de tapisserie, avec un lit d'ébène et d'ivoire sculpté, drapé de velours blanc.

Il y a là, au-dessus d'un autel bysantin, tout en émail et en argent ciselé, une vierge d'une idéale beauté, la Rose Mystique de Monréale, souriante et suave dans un cadre d'agate.

Puis sur un coussin de velours noir est nouée, autour d'une croix d'ivoire janni, une écharpe blanche à longues franges, cachant à demi un poignard tordu, rouillé, bleu, comme s'il avait rougi dans un brasier. L'écharpe est celle de l'Argentino. Le poignard a été ramassé dans les décombres calcinés du Castellaccio.

Le duc Armand de Rocheraye a sept fils. Contrairement à l'usage héréditaire de la maison, le puîné ne porte pas le titre de comte de Peyl.

Pendant la funeste guerre de 1870, le noble gentilhomme et ses fils aînés ont glorieusement servi la patrie. L'un d'eux Philippe, blessé à Gravelotte, a gagné l'épaulette

sur le champ de bataille, un autre, Placide, a conquis un drapeau bavarois.

Le duc veut faire de ses enfants des hommes utiles : l'un est soldat, l'autre marin. Clément sera prêtre, Albert est déjà un savant.

Il y a quelques semaines, le beau Raphaël, devenu un cavalier de grande main, un peu chargé d'ombonpoint, vint retrouver sa femme qui cousait une layette pour un pauvre paysan du voisinage, tout en admirant ses plus jeunes fils qui jouaient sur la pelouse, et dont les rires francs et sonores égayaient ce coin du parc.

— Cléonice, dit le duc en montrant une lettre qu'il tenait, dépliée, à la main, je vous apporte une grande joie...

— Oh ! mon ami, c'est Philippe !

— Oui, Philippe qui nous revient après vingt ans d'absence.

— Quel bonheur ! s'écria la duchesse, jetant son aiguille. Lisez, lisez, mon ami !

Les enfants s'étaient approchés.

— Hé ! messieurs, dit le duc avec bonne humeur, vous a-t-on mandés au conseil ?

Ils se dispersèrent comme une volée de moineaux effarouchés par l'oiseleur.

Voici ce qu'écrivait à son beau-frère Philippe Alvarez, prince de Palmaverde :

« Je commence à vieillir, mon bon ami. Mes cheveux ont blanchi, ma taille se courbe. J'ai peur de mourir sans vous avoir revu, sans avoir joui de votre calme bonheur, qui est un peu mon œuvre, et je ne veux pas me priver de cette joie. Un navire est en rade, en partance pour l'Europe. Je serai dans une heure à son bord, et cette missive ne me précédera que de quelques jours.

« Depuis la mort édifiante de notre cher Pompée, tombé victime de son dévouement en soignant ici les pestiférés, ainsi que je vous le disais dans ma dernière lettre, depuis que je suis seul, je sens l'amertume du pain de l'exil. J'ai besoin de respirer l'air de la patrie. J'ai besoin de vos embrassements.

« Mes neveux accueilleront à bras ouverts le vieil oncle qui revient demander à leurs bons cœurs un peu d'affection, à leur jeunesse, un sourire, à leur confiance, l'amitié.

« Oui, mon Raphaël, votre frère vous demande une place au coin de l'âtre, pour y couler paisiblement les quelques années que lui réserve peut-être la Providence.

« Et réjouissez-vous avec moi ! La victoire est venue de la Croix... Après vingt ans passés à parcourir l'Asie. J'ai gagné ma récompense.

« Je suis prêtre, Raphaël ! tombez à genoux et remerciez Dieu de la grâce qu'il m'a faite.

« Je suis prêtre... Mais c'est à Evian, près de la tombe où votre piété a fait transporter les restes vénérés de mon père, que je célébrerai pour la première fois le sacrifice propitiatoire.

« Et j'aurai la joie, moi indigne, de voir autour de l'autel tous ceux que j'aime en ce monde. Ma sœur, vous, vos fils...

« Au revoir, mon frère. Que cette parole est consolante ! Au revoir, et priez pour votre

« PHILIPPE. »

— Eh bien ! dit Rocheraye à Cléonice, lorsqu'il eut achevé la lecture de cette lettre si simple et si touchante.

Elle lui tendit son front pur de toute ride :

— Mon frère a résumé en quelques mots toute la sagesse des hommes, dit-elle : *la Vertue vient de la Croix !*

FIN.

— 000 —
Maximes et pensées.

Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures ; c'est un palliatif, la mort est le remède.

La mort est une loi, non un châtement.

O monde, vous avez trop d'esprit pour ne pas vous garer de la mélancolie comme du tonnerre. Il y a des magasins de nouveautés où tout est noir. Pour un billet de mille francs, une jolie femme peut s'habiller coquettement dans ses regrets. Plus on s'en met sur les épaules, moins il en reste dans le cœur. Ceci est de l'arithmétique.

Le sexe fort, moins poétique, n'achète qu'un crêpe et tout est dit.

Paul FEVAL.

Histoire

NOTES HISTORIQUES

N. D. de BONSECOURS,

MONTREAL.

I

Le désir de mettre en honneur parmi les colons et d'accroître en eux la dévotion envers la Sainte Vierge inspira à la sœur Bourgeois la pensée d'ériger à la mère de Dieu une chapelle qui fut à la fois un lieu de pèlerinage et une protection pour le pays.

Dès le printemps de l'année 1657, elle avait obtenu du B. P. Pijard la permission de bâtir cette chapelle. Aussitôt des corvées s'étaient organisées pour apporter la pierre, charrier du sable et commencer même la maçonnerie. Le terrain avait été concédé par M. de Maisonneuve et se trouvait alors à 400 pas environ de la ville. Sur ces entrefaites arrivèrent au pays les messieurs de Saint-Sulpice conduits par M. de Maisonneuve même. M. de Queylus, après un mois de séjour à Ville-Marie descendit à Québec où l'appelaient ses fonctions de grand vicaire. La sœur Bourgeois crut devoir lui demander l'autorisation de poursuivre l'exécution de son pieux projet.

M. de Queylus répondit qu'il fallait suspendre les travaux jusqu'à son arrivée. Pour diverses raisons cette interruption dura près de quinze ans pendant lesquels les matériaux furent complètement dispersés. Mais en 1670, la sœur Bourgeois se trouvant grandement tourmentée par des peines très vives, fit vœu de se remettre à bâtir la chapelle, et tout aussitôt elle éprouva un grand soulagement.

Un appentis en bois fut de suite élevé sur l'endroit où elle avait

autresfois jeté les fondements de l'église : le peuple s'y rendit en foule et bon nombre de personnes y reçurent des grâces extraordinaires. C'est alors que la sœur Bourgeois fit en France un voyage pendant lequel elle apprit à plusieurs personnes dévouées la promesse qu'elle avait faite. Un prêtre du Séminaire, M. Maci, lui donna 100 livres pour l'aider dans l'accomplissement de son vœu. Elle obtint ensuite des MM. Leprêtre, par l'entremise de M. Pierre Chevrier, baron de Fancamp, une petite statue de la Sainte Vierge. Cette statue avait à peu près huit pouces de hauteur. Elle était en bois d'un travail remarquable. A la suite d'une guérison miraculeuse dont il fut l'objet par l'entremise de cette statue, M. de Fancamp fit à la sœur Bourgeois un riche cadeau en argent pour aider encore l'entreprise.

De retour à Montréal, la sœur, cédant au désir de M. Pérot, curé de Ville-Marie, plaça l'image de Marie dans la petite construction en bois où elle démontra jusqu'à la reprise des travaux en 1675. Cette année, en effet, les MM. du Séminaire obtinrent de M. Dudouyt l'autorisation de se remettre à l'œuvre.

II

Pour entrer dans les vues des donateurs, qui avaient fait d'abondantes aumônes, la sœur Bourgeois demanda et obtint que la nouvelle église, devint à perpétuité une annexe et une dépendance de la paroisse de Ville-Marie. Le curé et les marguilliers acceptèrent cet arrangement et M. Souart donna l'emplacement au nom de M. de Bretonvilliers.

La croix fut plantée le 29 juin, et le lendemain on posa la première pierre, sous laquelle on mit une médaille de la Sainte Vierge et cette inscription :

D. O. M.

BEATE MARIE VIRGINI

ET SUB TITULO ASSUMPTIONIS

Dès lors, l'ouvrage fut poussé avec activité, la sœur Bourgeois ne dédaignant pour encourager les

travailleurs, de leur donner l'exemple en portant de lourds fardeaux ; elle-même assure qu'il se faisait beaucoup de miracles en faveur des personnes qui venaient prier à la chapelle.

La cloche destinée à y appeler les fidèles, fut faite avec les débris d'un canon, qui avait servi autrefois à la défense du pays contre les Iroquois, et que M. de Maisonneuve donna à la sœur Bourgeois.

Une fois terminée, la chapelle fut déclarée annexée inséparable de la paroisse par l'évêque de Québec, le 6 novembre 1678. Charge fut en même temps imposée au curé d'y faire célébrer la sainte messe le jour de la Visitation, et de s'y rendre en procession le jour de l'Assomption. L'un des premiers ecclésiastiques qui exerça la charge de chapelain de Notre Dame de Bonsecours fut M. Frémont, et sa correspondance avec M. Tronson fait assez connaître quelle fut, dès l'origine de l'église, l'affluence des pèlerins.

Voici du reste, ce qu'écrivait à ce sujet la sœur Morin. " On y dit tous les jours la sainte messe et même plusieurs fois le même jour, pour satisfaire à la dévotion et à la confiance des peuples, qui sont grandes envers Notre Dame de Bonsecours. On y va aussi en procession pour les besoins et les calamités publiques, avec un grand succès. C'est la promenade des personnes dévotées de la ville.

III

En 1734, un incendie dévora de fond en comble le convent et l'hôpital des religieuses de l'Hôtel-Dieu. Une maison près de Bonsecours recueillit les sœurs, et la chapelle leur servit d'église, de salle des malades, et même de tombeau. Onze d'entre elles, ayant péri dans une maladie épidémique, furent ensevelies dans l'église de Bonsecours.

Vingt ans après, un autre incendie vint détruire une partie de la ville de Montréal. L'église de Bonsecours elle-même devint la proie des flammes et ne fut bientôt plus qu'un amas de ruines. Au milieu des décombres on découvrit avec

bonheur l'image vénérée de la Sainte Vierge dans un état de conservation parfaite.

La perte paraissait irréparable, et les citoyens semblaient avoir renoncé à toute reconstruction, lorsqu'en 1767, le gouverneur demanda le terrain sur lequel avait existé l'église, pour y construire des casernes. Cette demande alarma les paroissiens de Ville-Marie, qui s'opposèrent au projet du gouverneur et décidèrent soudain de rebâtir l'église de Bonsecours.

Le 16 juin 1771, les marguilliers, réunis au Séminaire, convinrent avec MM. Montgolfier et Jollivet, de donner à cet édifice plus d'étendue qu'il n'en avait avant l'incendie. Plusieurs citoyens furent en même temps chargés de recueillir les souscriptions des fideles ; le terrain nécessaire fut donné par le séminaire, et la croix plantée le 29 juin de la même année. Le lendemain, on replaça d'abord la première pierre de l'ancienne église ainsi que la plaque de plomb et l'image de la Sainte Vierge qu'on avait retrouvée dans les fondations. Puis, sous la première pierre du nouvel édifice, on mit une médaille d'argent de Clément XIII, et l'inscription.

D. O. M.

BEATA MARIA sub titulo Assumptionis

Plusieurs pierres fondamentales furent aussi placées par les principaux personnages du temps.

L'église fut achevée en moins de deux ans, et le 30 juin 1773, on en fit la bénédiction. La population de Montréal retrouva pour ce nouveau sanctuaire, la foi, l'amour et la confiance qui avaient dirigé en si grande foule ses ancêtres vers la première église.

En 1830, on y transporta un riche baldaquin, qui avait jusqu'alors servi à orner le maître autel de l'église paroissiale.

Dans l'hiver de 1831, la chapelle de Notre Dame de Bonsecours fut dépourvue de son plus précieux trésor. La petite statue vénérée là depuis plus de 100 ans, disparut, et jusqu'ici tous les efforts tentés pour la retrouver sont restés sans résultat.

Celle qui la remplace, en bronze doré, a été faite à Paris, et bénite

solennellement à l'autel de l'archiconfrérie de Notre Dame des Victoires Sur son piédestal est posée l'inscription suivante :

Ora pro populo, interveni pro clero

L'extérieur de l'église est à la vérité, très modeste. Un M en relief, avec l'inscription *Maria auxilium christianorum*, forme tout l'ornement de la façade. Celle-ci est à pignon et surmontée d'un petit clocher à deux lanternes, recouvert, comme l'église, en for-blanc.

— 000 —

Qu'est-ce que la vie ?

I

Au banquet de la vie, infortuné convive,
Je parus un jour et je meurs
Je meurs, et sur ma tombe, ou lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs

II

Salut, châtains, j'o j'aimais et vous douce verdure,
Et vous riant exil des bois !
Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut, pour la dernière fois !

III

Ah ! puissent voir longtemps votre beauté sacrée,
Tant d'amis sourds à mes adieux ! pleurée,
Qu'ils meurent pleins de jours, quo leur mort soit
Qu'un ami leur ferme les yeux !

GILBERT.

Tristesse.

Le cœur humain renferme un grand foie de tristesse ;
L'homme est triste au berceau, triste dans la jeunesse,
Triste dans l'âge mûr, triste au retour des ans :
La vie est un fardeau qu'il traîne à pas pesants.

A. DEVOIX.

— 000 —

Patriotisme.

Le patriotisme est une plante que l'on peut cultiver et faire grandir, c'est un instinct généreux que l'éducation est très propre à développer, mais qui grandit et se développe tout aussi bien sous les monarchies que sous les républiques.

Le patriotisme est de tous les temps, et il y a de grands citoyens sous tous les régimes, car la forme du gouvernement est indépendante des vertus qui font le patriote et le citoyen

— 000 —

Astronomie

LE PASSAGE DE VENUS

Le plus grand événement astronomique du siècle

I

Le passage de Vénus sur le disque solaire qui vient de s'effectuer—dit le *Monde*,—est probablement l'événement astronomique le plus important du 19^e siècle. La meilleure preuve de la grande signification qu'on y attache, est les sommes énormes dépensées pour envoyer des observateurs sur tous les points du globe.

Voici la liste des stations où l'on avait déterminé de faire des observations sur le passage de Vénus, et qui ont eu lieu, en effet.

Le gouvernement Canadien avait établi des stations à Toronto, Woodstock, Winnipeg, Whitby, Cobourg, Belleville, Kingston, Ottawa, Montréal, Québec, Frédérickton, Halifax et Charlottetown.

La France avait aussi établi des stations en Floride, Cuba, Martinique, Mexique, Amérique du Sud, Santiago, Santa-Cruz, Patagonie et Port Désiré.

L'Angleterre avait des stations à la Nouvelle-Zélande, Jamaïque, Barbades, Bermudes, Madagascar, et aux Iles Falkland. Elle avait aussi trois stations près du Cap de Bonne Espérance.

L'Allemagne avait deux stations aux Etats-Unis ; l'une à Hartford, Conn., et l'autre à Aiken, C. S. Elle avait aussi une station aux Iles Falkland.

L'Espagne avait des stations à Cuba et à Porto Rico.

Le Danemark à St Thomas et la Hollande à Curacao.

Le Brésil en avait à Rio, Penambuco, dans les Andes et dans le détroit de Magellan.

Les Etats-Unis au Cap de Bonne Espérance, à Santa Cruz, en Patagonie, à la Nouvelle Zélande, à Santiago de Chili, à San Antonio, au Texas, à Cedas Keys, au Fort Thorn, au nouveau Mexique et à Washington.

II

Jusqu'à tout récemment les observations du passage de Vénus étaient considérées comme la méthode la plus parfaite de mesurer la distance du soleil à la terre,—ajoute le *Monde*,—et l'on peut dire que cette méthode est la meilleure.

L'on sait que le soleil occupe le centre du système planétaire ; que la terre et Vénus sont deux planètes ; que toutes les planètes tournent autour du soleil, et que l'orbite de Vénus se trouve plus rapproché du soleil que celui de la terre. Vénus prend 225 jours à accomplir sa révolution autour du soleil, et la terre 365½ jours, car cette dernière se trouvant plus éloignée du soleil, doit décrire un cercle plus étendu autour de cet astre.

Or il arrive un moment où Vénus se trouve à passer directement entre la terre et le soleil, et comme sa course est plus rapide que celle de notre planète, elle semble traverser l'orbite même du soleil. C'est ce phénomène, que l'on appelle en astronomie, le passage de Vénus.

Or, se demande-t-on, comment se fait-il que lorsque la lune se trouve à passer entre le soleil et la terre, il se produit une éclipse quelquefois totale du soleil, et que Vénus, qui est un astre beaucoup plus grand que la lune, ne produit pas d'éclipse, à véritablement parler ? La réponse est bien simple. C'est que plus un corps est éloigné, plus il paraît petit à l'œil de l'observateur.

Or Vénus est beaucoup plus éloignée de la terre que la lune, c'est pourquoi elle nous paraît beaucoup plus petite. Ainsi lorsque Vénus traverse le disque du soleil, elle cache à notre vue un espace de cet astre lumineux d'autant plus petit que la lune nous paraît plus grande. De fait ceux qui ont observé le passage de cet astre aujourd'hui,

n'ont remarqué sur le soleil, au moyen d'un ver fumé, qu'une tache noire quelque peu plus grosse qu'un marbre, et la diminution de lumière provenant du soleil est si insignifiante, que l'on n'est pas convenu de donner le nom d'éclipse au passage de Vénus.

Autre question. Comment se fait-il que Vénus nous apparaissait aujourd'hui comme une tache noire, au lieu de nous apparaître sous forme d'étoile brillante comme la nuit ? Comme notre planète, Vénus a ses jours et ses nuits. Le côté de l'astre tourné vers le soleil, est éclairé par lui ; c'est le jour pour cette partie de la planète ; l'autre partie qui s'offrait à nos regards ne recevant pas la lumière du soleil, se trouve plongée dans les ténèbres, c'est la nuit pour cette autre moitié. Et comme Vénus n'a pas comme nous de satellite, ou lune, pour mitiger les ténèbres de ses nuits, on ne pouvait la voir autrement que comme une tache sur le soleil. Lorsqu'on la voit la nuit, son côté illuminé est plus ou moins tourné vers la terre, et c'est pourquoi elle nous apparaît sous forme d'étoile.

III

La première fois que ce phénomène ait donné des résultats précieux aux observateurs, fut le 3 juin 1769. On savait dès lors que le passage suivant aurait lieu en décembre 1874, puis aujourd'hui, (6 décembre 1882.) Ce phénomène du passage de Vénus à travers le disque solaire ne se renouvellera maintenant que dans 121½ ans, au mois de juin 2004, car l'astronomie ne se trompe jamais dans ses calculs. Ces passages s'effectuent toujours après des périodes ainsi irrégulières, d'abord après un intervalle de 105½ ans, comme on vient de le voir, puis de 8 ans, et enfin de 121½ ans, qu'il nous faut attendre, mais avec peu de chances d'en être témoins, cette fois.

La veille du grand événement du passage de Vénus en face du disque solaire, à huit heures et demi du soir, le professeur Carpini, F. R. A. S., directeur du bureau météorologique de Toronto,

échangea des signaux, avec les diverses stations canadiennes jusqu'à Québec. Cependant à raison de circonstances imprévues, quelques-uns des observateurs ne reçurent leurs signaux qu'à 10 heures. A minuit il fut rapporté de l'observatoire de Toronto que le temps était couvert à toutes les stations d'observation en Canada, et que la tempête qui sévissait alors dans tout le Canada, empêchera, selon toute probabilité, d'observer le passage de la planète. Les chances sont, cependant, que les derniers contacts pourront être observés.

De bonne heure, le 6 décembre, jour des observations, le télégraphe informait comme suit :

Kingston, 6.—Tous les arrangements sont complétés pour une bonne observation du passage de Vénus. Les observations sont faites par le professeur Williamson, assisté du professeur Dupuis.

Hartford, Conn., 6.—Les astronomes allemands ont terminé leurs préparatifs pour observer le passage de Vénus. La plupart des intervalles entre les contacts seront consacrés à des mesurages héliométriques. On espère pouvoir prendre huit observations complètes. Le temps ne promettait guère hier soir.

Washington, 6.—Les préparatifs sont complets à l'observatoire de la marine pour le grand événement astronomique d'aujourd'hui.

Belleville, 6.—M. Shannon, du bureau météorologique de Toronto, a pris ses dernières dispositions, pour observer le passage de Vénus, aujourd'hui. Les observations seront prises près de l'église St Thomas.

IV

Il avait été annoncé depuis très longtemps,—dit la *Minerve*,—que Vénus commencerait son passage entre le soleil, à 9 heures 8 minutes, le 6 décembre, mais on avait compté sans les nuages, qui se sont montrés impitoyables pour nos savants, car le soleil en était couvert complètement ce qui rendait à Montréal les observations impossibles à l'heure indiquée.

Les savants de l'Université

McGill avaient faits de grands préparatifs pour observer le phénomène.

Le professeur Johnson, stationnait, entouré de tous les instruments requis dans l'observatoire du collège ; M. J. R. Murray était placé sur le balcon, et le professeur Chandler avait établi ses quartiers astronomiques sur le terrain de l'Université, dans un petit observatoire construit pour l'occasion.

Bien avant l'heure marquée, tous les télescopes étaient braqués dans la direction que devait atteindre le soleil, au commencement du passage, mais comme nous l'avons dit plus haut, l'astre radieux ne daigna pas se montrer aux regards anxieux de nos astronomes. Cependant, vers 10 heures et 5 minutes les nuages se dissipèrent et permirent de commencer les observations. Ceux qui étaient pourvus d'instruments assez puissants purent apercevoir aisément la planète sur le disque solaire. Malheureusement, au bout d'une vingtaine de minutes, l'astre du jour disparut de nouveau et avec lui la belle Vénus. A midi quarante minutes la planète fut encore visible durant l'espace de quatre minutes, puis tout disparut sous un ciel de plomb. En conséquence, aucune observation n'a pu être faite à Montréal à partir de cette heure.

V

Maintenant voici le résultat des expériences qui ont été faites, le 6 décembre, et malgré les échecs et succès sur certains points du globe, il est à espérer qu'on a pu, cette fois, réussir à mesurer exactement la distance qui existe entre le soleil et la terre, au sujet de laquelle les calculs antérieurs ne s'accordaient pas ou peu, et avec une variante de quelques millions de lieues.

CANADA.

Montréal.—Aucune observation sérieuse, à cause des nuages.

Québec.—On n'a pas fait d'observation ici, le temps ayant été couvert lors des contacts, cet avant-midi et cet après-midi. Le soleil n'a été visible que de 1 h. 30 m. à 1 h. 45 m. p. m.

Toronto.—Le temps sombre a empêché de prendre des observa-

tions. On n'a pu voir la planète que pendant une minute au plus, à de rares intervalles. A 9 heures et demie une éclaircie laissa voir le disque du soleil, mais Vénus était invisible. A 9 h. 52 m. et 50 secondes, on aperçut Vénus pour la première fois dans la partie sud-ouest du soleil, ou environ une heure et dix minutes après le premier contact.

Quelques minutes plus tard la planète devint encore visible pendant environ une minute. Le disque du soleil ne fut visible qu'une seule fois en son entier pendant quelques minutes. Ce fut à 9 h. 59 m. 20 secondes.

Ottawa.—M. Blake a parfaitement réussi à prendre une observation du passage de Vénus cet avant-midi. A la batterie de Napean Point, M. Blake et M. Webber, de l'Observatoire de Toronto, ne purent observer les deux premiers contacts à cause de la tempête de neige.

Les astronomes étaient loin d'être satisfaits, mais ils ne perdirent pas patience. M. Blake tint l'œil fixé dans son télescope, dans l'espoir de voir les nuages se déchirer, car le ciel s'éclaircissait peu à peu.

A 8 h. 55 m. une éclaircie de 15 secondes lui permit de noter le temps du contact. Son instrument avait une puissance de 15 degrés. On n'a observé aucun satellite révolutionnant autour de Vénus.

Le contact s'effectua au Sud-Est, et la planète se dirigeait vers le Nord-Ouest. On pouvait la voir distinctement à l'œil nu.

Kingston.—A l'heure où l'on devait observer le premier contact le temps n'était pas favorable.

On ne pouvait apercevoir le soleil que pendant de très courts intervalles, à travers les nuages. Peu après le contact interne, le ciel se couvrit entièrement. L'anneau lumineux autour de Vénus était très visible, longtemps avant le contact interne. A partir de midi on ne pouvait désirer un temps plus magnifique, et la fin du passage fut observée très clairement. Le Col. Oliver, du Collège Militaire Royal, a publié les faits suivants : Vénus apparut sur le bord du soleil vers 9 heures. Le contact interne s'effectua à 9 h. 18 m. 20 sec., la fin du passage fut observée clairement, le ciel se trouvant sans nuages. Le

contact interne, alors que la planète se trouvait en ligne droite avec le bord du soleil, s'effectua à 2 h. 42 m. 30 sec. Vénus sortit du soleil à 3 h. 2 m. 30 secondes.

Woodstock, Ont.—Le passage a été visible par moments, mais le temps a été nuageux toute la journée. Aucune observation, digne de ce nom, n'a pu être faite à notre observatoire.

Preston, Ont.—Le temps a été si nuageux que le Dr Otto J. Klotz, n'a pu prendre une seule observation.

Whitby, Ont.—Tandis que l'on faisait les préparatifs nécessaires pour observer le passage de Vénus, on l'aperçut à 10 heures moins 18 minutes. La planète était alors sur le disque, à environ deux fois son diamètre du point de contact, et elle a été visible, par intervalles, pendant 21 minutes ; puis les nuages obscurcirent l'astre. A 11 h. 2 m., la planète fut visible pendant quelques minutes et de 11 heures à midi, le soleil était brillant et permettait parfaitement d'observer le phénomène. La petite tache noire sur le limbe inférieur du soleil paraissait de la grandeur d'un dix cents sur un grand plateau à diner. Le soleil a ensuite été caché jusqu'à 1 h. 50 m. p. m., alors qu'il reparut brillant comme auparavant.

Des personnes présentes ont noté les données suivantes : A 2 h. 29 m. 34 secondes, le point de contact interne à la sortie a été observé ; à 2 h. 46 m. 44 s., la planète paraissait sur le bord du soleil comme la dentelure d'une dent de scie sur son rebord, et à 2 h. 48 m. elle avait disparu.

Frdéricton, N. B.—Les observations à l'Université n'ont obtenu que de pauvres résultats, à cause du mauvais temps.

St Jean, N. B.—Vers 3 heures p. m., on observa pour la première fois le passage de Vénus sur le disque du soleil, mais le temps se couvrit de nouveau avant le dernier contact interne, qui n'a, par conséquent, pu être observé.

Pictou.—Le passage de Vénus a été observé avec un grand intérêt ici, les nuages s'étant dissipés vers midi

ÉTATS-UNIS.

Washington.—Le prof. Harkness n'est pas satisfait de l'état atmosphérique au moment du premier contact. Il n'a pas pris de notes. Le commandant Sampson et le professeur Frisble ont pris des notes. Tous trois ont fait une observation parfaitement satisfaisante du 2ème contact, jusqu'à midi et demi. On n'a obtenu qu'une douzaine de photographies, mais les indications étaient plus favorables pour photographier les dernières phases du passage.

Philadelphie.—Pendant l'observation du passage de Vénus, un cercle lumineux dû à l'atmosphère de Vénus était souvent visible par les éclats de lumière autour de la partie de la planète qui était éloignée du soleil. Quelques minutes avant le second, et après le troisième contact, une corne brillante s'est élançée du soleil sur une partie de l'espace autour de la planète.

New-York.—Le prof. Draper a obtenu 269 photographies du passage de Vénus. On croit que quelques-unes seront d'une grande valeur.

Boston.—Plus de 800 mesures du diamètre de Vénus ont été obtenues à l'observatoire Harvard. Le spectroscopie n'a révélé aucune absorption perceptible par l'atmosphère de Vénus. Nonobstant les nuages qui couvraient l'horizon, on a pu faire des observations satisfaisantes, du premier et du deuxième contact de Vénus sur le disque du soleil.

Albany.—R. H. Tricker, jr., astronome en charge de l'observatoire Dudley, a observé avec succès les deux premiers contacts, à la station d'exploration de la côte, sur les montagnes Helderberg, à 15 milles de la ville. Les observations du contact intérieur sont très satisfaisantes. Les 3e et 4e contacts n'ont pu être observés, le soleil étant caché.

Rochester, (N. Y.)—Le passage de Vénus n'a été observé ici que par le professeur Robinson, à l'Université, qui a vu la planète juste au moment où elle entrait sur le disque du soleil. Le temps a été couvert tout l'avant-midi.

Utica, (N. Y.)—Le Dr Peters, et son assistant, M. Borst, à l'observatoire de Ditchfield, collège de

Hamilton, à 10 heures a. m., ont téléphoné qu'ils avaient aperçu Vénus, durant une éclaircie, dix minutes après le second contact interne.

Phelps, (N. Y.)—Le professeur Brooks, de l'observatoire de Red-House, a obtenu une bonne observation du passage à l'entrée. Il a pris le contact interne. Les nuages ont obscurci le contact externe, à l'entrée et à la sortie. Ils ont aussi empêché de photographier le passage. Brooks a découvert plusieurs lueurs faibles sur Vénus qu'il attribue à la réfraction de l'atmosphère de la planète.

New-Haven, (Conn.)—A l'observatoire Yale, plus de 150 photographies ont été obtenues, reproduisant le soleil tout entier, avec Vénus sur son disque.

Fort Selden, (N. H.)—Les observations officielles du passage de Vénus ont été entièrement satisfaisantes.

Princeton, (N. J.)—Les observations ont très bien réussi à l'observatoire du Collège. On a pris 188 photographies.

St. Augustin, (Floride.)—Les astronomes français ont fait des observations complètes du passage de Vénus.

Poughkeepsie.—On n'a pu observer le premier contact de Vénus, au collège Vassar, à cause des nuages. A 9 hrs 28 m. 20 s., on aperçut Vénus sur le disque solaire. On a obtenu des photographies entre 11 heures et midi. La définition est bonne.

A San Jose, (Californie.)—A l'observatoire Lick, hier, on a obtenu 48 photographies du soleil et de la planète.

EUROPE

Londres, (Angleterre.)—En conséquence du mauvais temps, le passage de Vénus a été absolument invisible à l'observatoire de Greenwich.

Cork, (Irlande.)—Le passage de Vénus a été très visible ici.

AFRIQUE-AUSTRALIE

Ville du Cap.—On a observé parfaitement le passage de Vénus, à la station américaine, ici.

Océanie

Nouvelle-Zélande.—Les observateurs américains, dans la Nouvelle-Zélande, ont réussi parfaitement dans leurs observations de Vénus.

Australie

Melbourne.—Les observations ont eu tout le succès nécessaire, et on a pu prendre trois photographies.

Les observations de Sydney et de Queensland n'ont pas eu de succès.

Nous continuerons de publier les rapports des autres pays, quand ils nous parviendront, afin de compléter dans l'*Album des Familles* cette importante série d'observations, qui doit servir à la préparation d'un ouvrage sur la matière, sans doute, ou du moins à vulgariser les connaissances sur l'astronomie.

— 000 —

LA TERRE.

On admire de la Lune un astre majestueux, que l'on ne voit pas de la Terre, — dit Flammarion, — et qui offre cette particularité d'être immobile dans le ciel, tandis que tous les autres passent derrière lui, et d'être d'une grandeur apparente considérable. Cet astre, c'est notre propre Terre, qui offre à la Lune des phases correspondantes à celles que la Lune nous présente, mais en sens inverse.

Au moment de la nouvelle Lune, le Soleil éclaire en plein l'hémisphère terrestre tourné vers notre satellite, et l'on a la *pleine Terre*; à l'époque de la pleine Lune, au contraire, c'est l'hémisphère non éclairé de la Terre qui est tourné vers notre satellite, et l'on a la *nouvelle Terre*; lorsque la Lune nous offre un nouveau quartier, la Terre donne son dernier quartier, et ainsi de suite.

— 000 —

Archéologie.

PIERRE SÉPULCRALE

ÉLEVÉE A LA MÉMOIRE DU

Révérendissime Joseph David Déziel,

DE

NOTRE DAME DE LÉVIS.

Voici l'inscription que comporte le marbre funéraire élevé dans l'église de N. D. de Lévis, côté de l'Épître :

ICI,

derant l'autel pieusement élevé par ses mains, repose, en attendant la résurrection, le Révérendissime JOSEPH-DAVID DÉZIEL, FONDATEUR DE LA VILLE DE LÉVIS,

et durant 31 ans,

vrai pasteur et vrai père de la paroisse de Notre-Dame,

prêtre brûlant de zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes,

MÉRAUC INFATIGABLE DE LA PAROLE DE DIEU, dévoué et toujours oppressé pour le bien de son peuple,

Modèle et promoteur de la science, de la piété et de la charité,

il a érigé,

avec l'aide puissante des citoyens, des temples magnifiques,

un collège et un couvent, pour l'éducation de la jeunesse,

et un palais pour le soulagement des pauvres du Christ.

A cause de ces grandes œuvres, de ces qualités de l'esprit et ces sublimes vertus,

qui retournaient toutes à la gloire de l'Église, il a été nommé pour à tour théologien des conciles,

délégué de l'Ordinaire dans les causes difficiles, assesseur de l'Officialité ecclésiastique,

arbitre dans la cause de béatification de Mgr François de Laval,

et pour comble d'honneur, élevé à la prélature

par notre très saint Père Léon XIII, Pontife Romain glorieusement régnant.

Enfin deux années après le cinquantième de son sacerdoce,

laquelle est resté célèbre par la somptuosité de la fête, la joie des citoyens et

l'affluence du clergé,

pauvre des richesses de ce monde, mais plein des mérites du ciel,

serviteur fidèle et agréable à Dieu, pasteur cher à son troupeau jusqu'à la fin,

honneur de l'Église et de la Patrie, il s'est endormi dans le Seigneur au milieu des

prêtres, des religieux, des citoyens nombreux qui l'enfouaient

de leur douleur, le septième jour des calendes de juillet

de l'année du salut

mil huit cent quatre-vingt-deux, et de son âge la soixante-seizième.

Cette pensée filiale des paroissiens de N. D. de Lévis leur fait honneur, et elle témoigne éloquemment combien ils avaient en vénération ce zélé apôtre de la foi.

Une Relique Historique.

Mme Veuve Gogy, de Beauport, a déposé, à la Société littéraire et historique de Québec, une relique du passé, trouvée l'an dernier en faisant des fouilles dans les ruines de l'ancien manoir seigneurial.

C'est une feuille de plomb circulaire d'environ neuf pouces de diamètre et d'une à deux lignes d'épaisseur, qui porte l'inscription suivante gravée grossièrement :

I. H. S. M. I. A
LAN 1634 LE

29 IVILET-16 ETE PLA^{NTE}
PREMIERE P. C. GIFART
SEIGNEUR DE-CE-LIEV

Chacun se rappelle avoir vu sur le domaine seigneurial de Beauport, dont feu le colonel Gogy était devenu l'acquéreur, le château démantelé des anciens seigneurs de l'endroit, qui est devenu la proie des flammes en 1879. Le premier seigneur du lieu, comme l'inscription l'indique, fut P. C. Gifart, auquel succédèrent ensuite, par alliance, les familles Juchereau et Duchesnay.

Les documents du temps, ainsi que les pièces de monnaie qui se trouvaient renfermées dans la pierre angulaire de l'ancien château seigneurial, n'ont pu être retrouvés.

— 000 —
DÉCOUVERTE

DE

NOUVELLES RUINES.

Une ville gallo-romaine vient d'être découverte, aux environs de Poitiers : elle est située sur un territoire limitrophe des trois communes de Migné, Chasseleuil, Jauney, et du hameau de Grandpont.

Ce terrain, qui appartient actuellement à un cultivateur, était jadis la propriété des moines de Mou-

tiers-Neuf qui y avaient fait construire une maison de retraite

Il y a vingt-cinq ans, des laboureurs travaillant dans la propriété mirent à découvert un pan de mur dont les pierres n'étaient pas de même nature que celles des constructions voisines.

M. Joslé, pris de curiosité, fit faire des fouilles auprès de ce mur, et mit à découvert une construction romaine que tous les archéologues connaissent *de visu* ou *de auditu*.

Il y a un mois, les ingénieurs de la construction du chemin de fer d'Orléans, furent avertis que la pioche de leurs ouvriers s'étaient heurtée à des pierres cimentées.

Aussitôt les archéologues du département de la Vienne, M. de la Monardière, professeur à l'École de droit de Poitiers, et le R. P. Lacroix, de la compagnie de Jésus, commencèrent des fouilles. En peu de temps, les ouvriers déblayèrent un espace de sept hectares où M. Lish, inspecteur des monuments historiques, releva la présence :

1. D'un temple de soixante dix mètres de façade sur cent quatorze de longueur ;

2. D'un établissement thermal qui couvre deux hectares, et dont les piscines, les hypocaustes, les canaux, les dallages existent encore ;

3. D'un théâtre pourvu de gradins et de vomitoire, dont la scène a 90 mètres de large ;

4. Des maisons, des hôtelleries, des rues entières.

Dans les maisons, ornées de sculptures, on a trouvé une quantité d'objets usuels en fer, en pierre, et des poteries.

Les fouilles continuent, sous la surveillance des agents du gouvernement. Il faut espérer que le ministère des beaux-arts saura prendre des mesures pour conserver intacte cette ville si subitement exhumée.

— 000 —
Pensée.

Le décalogue, promulgué et appliqué par l'Église catholique, est la seule législation qui puisse réunir et diriger dans le chemin de la vie temporelle et éternelle les individus, les familles, les nations, l'humanité entière. Toute législation qui ne la prend pas pour base est une législation de mort.

L'abbé MARTINET.

Biographie

[Pour l'Album des Familles]

M. LITTRÉ.

Cet homme, qui a disparu de ce monde, l'an dernier, mais avec les sacrements de l'église, passait pour le plus illustre des *libres-penseurs* de France. Et la "libre-pensée" a profité de l'occasion de sa mort, on s'en rappelle, pour se montrer telle qu'elle est.

M. Littré était un homme distingué comme intelligence et comme caractère. Il était réellement savant. Il s'était exercé dans toutes les sciences, mais il excellait surtout dans la philologie et l'histoire. Son dictionnaire de la langue française est le monument le plus considérable de son immense érudition. Il a consacré trente-quatre années à cet ouvrage. Son édition d'*Hippocrates*, à laquelle il a travaillé de 1839 à 1861, a fait dire de lui qu'il lui fallait non-seulement de la science pour un pareil travail, mais encore la patience d'un moine ou d'un ange.

En effet, M. Littré avait quelque chose du moine. Mépriser les plaisirs et mener une vie laborieuse, telle était sa devise. Sous ce rapport il ressemblait aux bénédictins, objet de son admiration ; dict un autre il en était bien éloigné, car il ne croyait pas en Dieu.

A la place du Dieu créateur et juge des hommes, il avait installé sur l'autel de son cœur une divinité à la manière d'Auguste Comte, l'*Humanité*, le plus curieux fétiche, devant lequel les hommes aient jamais courbé le front.

En 1872, M. Littré entra à l'Académie française, malgré les protestations de Mgr Dupanloup. Le matérialisme triompha dans l'élection de M. Littré. En 1875, M. Littré se faisait franc-maçon, et alors les libres-penseurs se crurent bien sûrs de le garder toujours dans leurs rangs.

Jusqu'à ces derniers temps personne — à l'exception peut-être de

deux nobles femmes—ne pouvait supposer qu'il deviendrait catholique.

L'épouse et la fille de l'illustre savant ont plus fait pour sa conversion que tous les plus célèbres controversistes, ou les prédicateurs les plus éloquents. Leurs prières et leurs larmes montèrent jusqu'au ciel, et Celui qui tient dans ses mains les cœurs de tous les hommes, les entendit et les exauça.

Dix mois avant sa mort, M. Littré fit la connaissance de M. Havelin, curé de l'église de St Augustin qui le visita depuis, tous les jours. Sept semaines avant sa mort, M. Littré se prépara au baptême qu'il n'avait pas encore reçu. Quoiqu'on ne puisse recevoir le sacrement de pénitence avant d'être baptisé, M. Littré se confessa pourtant plusieurs fois pour se disposer au baptême qu'il reçut avec de grands sentiments de foi et de repentir. Sur le seuil de l'éternité le grand savant se convertit et mérita d'entrer dans le royaume du ciel.

Cet événement si exaltant pour les cœurs honnêtes a excité la rage des libres-penseurs parisiens. Ils se sont conduits aux funérailles d'une manière indigne. Heureusement que Mme et Mlle Littré étaient absentes. Pendant la cérémonie religieuse on put entendre les murmures et les blasphèmes des libres-penseurs et des francs-maçons qui éclatèrent en vociférations lorsque M. Renan s'approcha du cercueil pour l'asperger avec le goupillon.

M. Littré avait expressément demandé qu'on ne fit pas de discours sur sa tombe. M. Renan et M. Pavet de Courteille, à qui revenait de droit, la tâche de parler en cette circonstance, supprimèrent les discours qu'ils avaient préparés. Mais le représentant des francs-maçons, M. de Wironhoff, ne respectant ni les volontés de l'illustre défunt, ni les convenances les plus élémentaires, fit un discours révoltant d'impunité, au milieu des cris de "à bas la sottise," "à bas le goupillon," "à bas les prêtres". C'est un bel échantillon de la libre pensée, dit un journal protestant: "En dépit de leur nom, ils se montrent les plus intolérants et les plus bigots de tous les fanatiques."

On dit que M. Littré, quoiqu'imbu d'idées fausses sur la religion, se montra plus tolérant et moins

passionné contre l'Eglise que la plupart des membres de la secte. Il était généreux envers les pauvres et a contribué au soutien de l'orphelinat catholique de Paris.

Qu'il repose en paix.

CARA LIMPIA.

—ooo—

LA FRANCE

VA T-ELLE SE CONVERTIR ?

—

La conversion de la France intéresse l'Europe entière. Si elles avaient souci de leur avenir, toutes les nations prieraient pour l'obtenir.

Que l'Espagne, l'Italie, l'Autriche redeviennent chrétiennes, c'est l'Espagne, l'Italie, l'Autriche redeviennent chrétiennes, rien de plus. Mais que la France, où, malgré beaucoup de mal, la foi se montre encore si active et si généreuse dans un bon nombre d'individualités; la France, où sont nées et fleurissent, plus que partout ailleurs, les grandes œuvres catholiques de la *Propagation de la Foi de la Sainte Enfance*, de *Saint Vincent de Paul*; que la France redevienne chrétienne comme nation, peut-on calculer l'influence salutaire qu'elle exercera sur l'Europe et sur le monde ?

La France redevue chrétienne, c'est la suppression des agents les plus actifs de la propagande révolutionnaire, c'est la vraie civilisation reprenant sa marche dans l'ancien et dans le nouveau monde, c'est l'Europe occidentale préservée de la barbarie intérieure et étrangère, c'est la terre entière rapidement éclairée des lumières de l'Evangile, c'est la paix de la société et un moment d'arrêt dans la décadence du monde.

Prions Marie, reine et protectrice de la France, pour qu'il en soit ainsi. Si nous nous intéressons à la France, c'est que nous l'aimons comme étant notre ancienne mère-patrie, et nous devons l'aimer d'autant plus que ses épreuves et ses souffrances sont plus grandes. D'ailleurs, les catholiques de toutes les nations doivent être intéressés à la résurrection de la France; et quand, après avoir expié ses fautes dans le sang et dans les larmes, Dieu lui donnera des chefs vraiment chrétiens, elle reprendra sa place, et les tyrans qui fourmillent de son abaissement, n'oseront plus fouler aux pieds les enfants de l'Eglise.

Bibliographie.

Recueil de Recettes, suivi du *Médecin à la Maison*. Belle brochure in-12, imprimée par M. Léger Brousseau, Québec.

Ce livre, compilé par M. Antoine Langlois, renferme des recettes de la plus haute importance et de la plus grande utilité pour les familles.

Rien ne saurait mieux démontrer le mérite et l'importance de cette publication, que la reproduction du sommaire qui suit :

Un extrait de Cuisine—Manière de faire différents Bouillons, Soupe à la purée de divers légumes, le Boudin, la Saucisse, le Fromage, le Cervelas, l'Andouille, le Petit Salé—Manière de faire toute espèce de Pâtisseries d'Entremets-Sucres, Confitures, Sirops—Manière de cuire toute espèce de Poissons—La conservation du Gibier, des viandes, du Poisson, des Oeufs, du Beurre, du Lait, des Légumes—Salaison des Viandes, du Jambon, du Beurre—Blanchissage et Repa sag du Linge—Entretien des Vêtements—Maladies et indispositions—Pharmacie de Ménage.

En vente au détail chez les principaux libraires, et en gros chez l'éditeur, M. Antoine Langlois, 9, rue Buade, Québec.

Prix en gros \$15.00 pour cent exemplaires.
En détail : 25 cts par exemplaire.

—ooo—

La Mousquette, Revue mensuelle publiée à Paris, par la maison Dalloz. Prix de l'abonnement : \$1.80 par année.

Nous avons eu l'heureuse occasion de faire la connaissance de M. Foursin - Escante, l'aimable, correspondant de la puissante maison française ci-haut mentionnée, lequel est également agent en Canada pour les diverses publications savantes de cette entreprenante maison.

Désormais, l'*Album des Familles* échangera avec les diverses publications dont les noms suivent, avec leurs prix d'abonnement, savoir :

HEBDOMADAIRE

Le Monde illustré, un an..... \$ 5.40
La Presse illustrée, un an..... 1.80

<i>La Mosaique</i> (Mensuelle), un an.	1.80
<i>La Revue de la Mode</i> , édition complète avec gravures et portrait, un an	6.00
<i>Le Moniteur Universel</i> , un an ..	13.00
<i>L'Avenir Militaire</i> , un an	3.60
<i>L'Art Contemporain</i> , un an.....	20.00
<i>Le Petit Moniteur</i> , un an	7.20
<i>La Petite Presse</i> , un an.....	7.20

On peut s'abonner à ces divers journaux, en s'adressant à M. Foursin-Escante, à Québec.

Quant à *La Mosaique*, le sommaire qui suit fera assez comprendre la valeur de cette publication, laquelle s'occupe d'histoire, de géographie, de voyages, d'archéologie et de beaux-arts.

Le numéro du 15 novembre dernier renferme, entr'autres matières, ce qui suit :

Les créanciers du bon Dieu.— Les temples de l'extrême Orient.— Paysages bibliques.— Etudes et Contes historiques.— Fantaisies zoologiques.— Causeries littéraires.— Archéologie.— Peintures.— Dessin.— Sculpture.— Arts décoratifs.— Science.— Industrie, etc, etc.

— 0 —

Le Monde Illustré, Revue hebdomadaire publiée à Paris.— Agent à Québec M. Foursin-Escante.

Le sommaire de cette magistrale publication comprend :

Un courrier de Paris, par P. Véron.

Un courrier du Palais, par Petit-Jean.

Chronique du Théâtre, par Chas. Monselet.

Chronique Musicale, par A. de la Salle.

Le Monde Financier — Récréations— Solutions d'Échecs et de Rébus— La Vérité en riant, etc., etc.

Les gravures splendides renfermées dans cette riche publication sont :

Fantaisie sur le *Voyage à travers l'Impossible*— Les Tsigans nomades— La Porte Saint-Georges, à Nancy— Portraits des prix de beauté de Buda-Pesh— Le lancement du *Sydney*, la Giotat— *Un jour de marché*, tableau de M. W. Peters— Dans les cimetières de Russie— Le 250^e anniversaire de Gustave Adolphe, à Stockholm— Une vue de Sfax— Echecs et Rébus, etc., etc.

— 000 —

Mélanges.

CONVERSION

DE

M. PAUL FÉVAL.

Bien des fois on nous a demandé comment le romancier est revenu à Dieu. Nous le lui avons demandé et nous en avons reçu une réponse. Malgré le caractère tout intime de cette réponse, nous ne pouvons nous refuser au plaisir d'en citer quelques passages. On verra comment M. Paul Féval juge le monde et comment les épreuves ramènent à Dieu. Le Sacré-Cœur n'est pas nommé, mais nous savons que ce nom est écrit maintenant au plus profond de l'âme qui en a si bien parlé, et qui redira encore quelque fois, ici, les échos de Montmartre, nous en avons reçu la promesse.

ARCH. REY,
O. M. I.

(Extraits de lettre.)

..... De tous côtés on me presse de raconter l'histoire de ma conversion. Je le dois peut-être, et si je le dois, je le ferai, mais en ce moment j'écris la vie d'une sainte qui était reine et qui foula aux pieds sa couronne. Mon histoire à moi sera pour plus tard.

Vous aussi, mon cher père, vous témoignez le désir de savoir "comment cela se fit." Je puis du moins vous le dire en quelques mots. Cela se fit bien simplement ; je ne valais pas la peine d'un miracle.

..... J'avais eu une carrière assez brillante ; j'étais regardé comme un homme honnête et heureux. Beaucoup de gens me faisaient l'honneur de m'estimer et je me connaissais jusqu'à des envieux. Il m'arriva une fois d'être accroché à l'impro-

viste par la roue d'une charrette de finances qui emportait de l'argent volé.

Je ne tombai pas de bien haut, mais je tombai.

Sitôt à terre, moi qui croyais avoir tant d'amis, je me vis tout à coup tout seul au milieu du troupeau d'êtres faibles et chers qui vit par moi. Et il se trouva que je ne savais même pas être pauvre, car je souhaitai la mort.

Il me restait bien ce que certains ont appelé parfois mon talent. Oh ! la triste chose ! La veille, mon talent avait en effet son prix, mais le lendemain, quand je voulus l'échanger contre du pain, les gens qui achètent le talent pour le revendre me fermèrent leur porte.

Excepté un seul, et je le remercie de tout mon cœur.

Peut-être n'avais-je plus de talent : peut-être que je n'en avais jamais eu. Les marchands doivent s'y connaître.

Je continuai de travailler, mais si peu et si mal ! Un jour, sous ma misérable page commencée, je vis le désespoir blotti. Il me guettait, J'eus peur. J'appelai Dieu.

Dieu ne vint pas ; il était là. Je l'entendis me répondre au plus profond de moi ; je le sentis palpiter dans les entrailles de ma conscience et j'eus ma première larme, douce à mes yeux comme autrefois la caresse matinale de ma mère qui m'éveillait petit enfant dans mon berceau.

Le lendemain, j'allai causer avec un homme excellent qui sait beaucoup, qui ne s'en targue point et qui m'aime. Il a l'âge d'être mon fils, je l'appelai mon père. Il m'enseigna, sans faire semblant de rien, des choses toutes grandes et toutes simples que je croyais connaître : seulement, à mesure qu'elles passaient de son cœur dans le mien, des voiles se détachaient à l'intérieur de moi et tombaient, si bien que je pus lui montrer à nu le fond d'une pauvre âme, et, par sa bouche, notre Père qui est dans le ciel me pardonna.

Le lendemain encore, c'était Noël. Ma femme et ma fille me conduisirent, tremblant que j'étais et le cœur bien serré, dans le sanctuaire où repose la délicate mortelle des plus récents martyrs de notre temps qui aura d'autres martyrs. Je pris

place à la sainte table, et je fis ma seconde communion, quarant-sept ans après ma première.

Ainsi se renouèrent les deux extrémités de ma vie, par-dessus l'abîme d'un demi siècle perdu. Que Dieu soit ardemment béni dans la grandeur de ses miséricordes ! Je me relevai fort. Avec l'aide de Jésus-Christ, je vivrai et je mourrai dans cette force.

Au retour, le bon sourire des petits nous attendait à la maison. Ce fut une fête ; on me dévora de baisers.

Et depuis lors ma gaieté est revenue

Au temps des vacances, il est chez nous une heure charmante. Nous sommes dix. Chaque soir, les huit enfants s'agenouillent auprès de la mère, et moi, sous le crucifix, je récite la prière qui est aux premières pages du catholicisme. Leurs voix inégales me répondent : quelques-unes déjà mâles, et d'autres si douces ! Il y a le soldat de demain, le marin de l'année prochaine, la blonde tête hérissée de soie qui sera de l'école polytechnique dans six ans, et le gros ange lourdaud qui plaidera dans douze ; il y a celle qui travaille déjà pour vivre et qui ne savait pas, hier, que ses études lui serviraient ; l'aînée des trois autres qui travailleront aussi, qui le savent et qui en sont fières. Que Dieu les bénisse tous et toutes, mon Père, se sont de chers enfants ; ils ont bon cœur.

Autrefois, leur meilleure récompense était de donner. Entre les joies que l'argent procure, c'est celle-là qu'ils regrettent. Madeleine, qui a sept ans, s'égare parfois jusqu'à me dire : "Le bon Dieu devrait nous rendre au moins un peu de quoi donner....." Vous jugez si je la gronde !

Hier, pourtant, je l'ai trouvée gaillarde et toute consolée d'une découverte qu'elle a faite. Elle a grimpé le long de moi pour me dire en triomphe : "Tu ne sais pas ? ça vaut mille francs, quand on n'a que dix sous et qu'on les donne..."

Elle a justement dix sous : c'est donc mille francs pour "sa pauvre."

Mon Père, je ne me souviens pas que nous nous soyons jamais tant aimés. Ils ne seront pas riches,

cela paraît certain ; mais s'ils étaient condamnés tout à fait, la providence de Dieu qui nous voit me laisserait-elle encore sourire ?

PAUL FÉVAL.

— 000 —

DEUX REVES.

—

Je n'aime pas les rêves, moi ; ils me font peur, surtout les plus beaux.

Celui-là m'avait transporté dans les régions les plus pures de l'idéal.

Ma sœur était tombée malade le matin ; mais avec la nuit l'indisposition avait semblé perdre de sa gravité. Je les laissai seules, elle et ma mère au chevet, pour aller prendre quelque repos.

Je me vis aussitôt sommeillant paisiblement, étendu sur les bords solitaires d'une mer sans limites.

L'onde était calme. Pas un souffle n'effleurait la surface.

Quelques grands hêtres profilaient çà et là des ombres silencieuses qui semblaient demander à l'abîme les secrets de sa profondeur.

Un oiseau de passage dont l'aile glissait rapide et fugitive semait en fuyant, comme un souvenir de lui-même, sur le cristal de cette glace immense.

Un beau grand soleil, au fond du firmament bleu, sans nuages. Voilà tout.

Une nacelle avait émergé soudain de toute cette poésie. J'essayais d'en préciser les formes, lorsqu'une musique suave, divine, belle comme je n'en avais jamais entendue, vint frapper doucement mon oreille.

C'était l'harmonieux effet d'une combinaison admirable de guitares, de harpes et de mandolines.

Je les voyais maintenant. Ils étaient six, revêtus d'habits étincelants. Je pouvais distinguer leurs traits qui semblaient participer de la beauté des anges.

J'étais dans le ravissement le plus délicieux. L'esquif allait toucher le rivage quand ma mère vint m'éveiller subitement. Frédéric, si tu veux recueillir les derniers soupirs de ta sœur, il est temps : après, Emma ne sera plus.....

Je descendis à la hâte. Il était deux heures. Elle mourut à l'aurore.

Je fus épouvanté de ce rêve d'ivresse qui avait coïncidé avec d'intolérables souffrances.

Je pleurai longtemps, amèrement, la perte d'un être que j'avais tendrement chéri.

Il y a de cela quelques années à peine. Je faisais mon Droit dans l'une des universités les plus célèbres de.....ne relevant que d'un labeur incessant pour subvenir moi-même aux plus vulgaires nécessités de la vie.

Mais il y avait là, tout près, un cœur qui battait pour le mien. une pensée intime qui demandait à Dieu de me bénir, une aspiration sincère à côtoyer avec moi les rives tantôt fleuries, tantôt escarpées de l'existence. Cela me soutenait dans les moments de douloureuse amertume où j'allais tomber de lassitude, le cœur en larmes, le courage prêt à défaillir.

Mais elle m'aimait et sa parole vibrante, qui débordait d'affection, m'enveloppait chaudement d'un nouveau rayonnement.

Et la vie me revenait plus magnifique, plus ensoleillée que jamais.

Rosita était une blonde radieuse. Il m'est impossible de décrire convenablement les excellences caractéristiques qui constituaient l'individualité de cette fleur charmante en floraison permanente.

Son sourire était fin, délicat, railleur à point, pouvant revêtir les nuances les plus insaisissables.

C'était sa royauté, aurait dit Maréchal.—Son œil noir quand il vous fixait vous remuait profondément l'âme.—Une esquisse de sensibilité lui fournissait l'intuition la plus complète des choses dans leurs rapports les plus étroits.

Comme il faisait bon de vivre près de Rosita !

Elle m'aimait, moi, pauvre diable, triste, déshérité de la fortune, n'ayant à lui donner qu'un amour immense, ardent, noble et généreux.

Elle me disait : "Sois religieux, aime-moi bien ; moi je priera de mon côté. Le succès couronnera tes efforts, et nous serons heureux."

Et nous ne descendions jamais plus bas dans les abîmes de la réflexion.

Des partis sérieux, considérables, très graves, disait le monde, recherchaient avec avidité une ombre de cette tendresse que Rosita m'accordait avec tant de profusion.

Des duègnes affinaient qui lui soufflaient de se caser.

L'intérêt sordide, froid et calculateur, inaccessible aux délicatesses du cœur, indiquait ici quatre arpents bien plantés, un manoir formidable, là-bas un pilon doré, ailleurs quelques cents deniers à bonne enseigne.....

Elle risait de tout, revenait à moi, et dissipait d'un mot toutes mes appréhensions pour caresser avec moi des aspirations dont elle adorait la hardiesse.

C'était sous le Grand Pin qu'elle me racontait dans sa candeur toutes les folies d'un monde qui ne comprenait rien à notre bonheur.

Il était là le beau grand arbre, drapé dans sa majesté, debout sur les bords de cet océan de poésie rurale où nous venions si souvent tous deux.

Le grand pin, ce confident séculaire de tant d'épanchements, ce témoin de tant d'amours, de tant d'illusions, de tant de tristesses, de tant de larmes qui roulaient mélancoliquement à ses pieds.

Le bruissement de son feuillage était doux comme le langage de deux âmes qui s'entendent.

Il s'inclinait à peine au souffle qui passait, comme s'il avait eu peur de remuer les confidences dont il était chargé.

Tout en bas le grand fleuve roulait ses ondes impétueuses ; aux bords, des paysages féériques qui semblaient solliciter le plaisir de danser sur une aquarelle.

Tout cela c'était le bonheur aussi parfait qu'il se pouvait atteindre.

Un soir, je m'étais couché heureux, souriant à l'image aimée qui me faisait vivre. À quelques pas il y avait un grand bal. Des raisons importantes m'avaient forcé de décliner une invitation d'y prendre part. Rosita s'y trouvait, mais elle m'avait répété qu'elle m'aimait — que m'importait d'ailleurs.

J'entendis les derniers accords d'une harmonie qui emportait ma bien aimée dans les tourbillons d'une danse entraînante.

Je pouvais à travers mes persiennes, voir défilér les couples ennivrés.

Rosita m'apparut resplendissante, une fleur aux cheveux, l'œil fascinateur avec un sourire d'ange.

Je dormis en paix rêvant du plus délicieux avenir. Mes études légales étaient terminées. Je venais d'être nommé attaché d'ambassade avec appointements considérables. Le succès s'épanouissait sur mes pas. J'allais me jeter dans les bras de Rosita.

Un ami vint m'éveiller en sursaut : Frédéric, pauvre Frédéric !

Cette parole fut comme un coup de foudre. Je compris tout. Rosita avait donné sa main... l'on s'était les fiancailles.

J'avais le vertige. La tête me tournait. Je partis la même nuit sans que l'on ait su là-bas ce qu'il est devenu de moi.

Si j'existe, je le dois à Rosita qui m'a toujours dit de ne jamais abandonner l'idée religieuse.

Mais je n'ai jamais aimé depuis et voilà trente ans que ces événements se sont déroulés.

Et je n'aime pas les beaux rêves.

FREDÉRIC VATEL.

Seine-et-Oise.

— 000 —

Maximes et pensées.

Les beaux paroleurs ressemblent toujours à ces vases vides qui résonnent cent fois plus haut que les vases pleins.

Eleve ta pensée aux cieux,
Ame immortelle, à la douleur en proie,
Et même en gemissant tu goûteras la joie.
Elle se révèle à tes yeux
De l'auteur de tous biens la sagesse profonde,
La douleur fut donnée au mortel
Afin d'engendrer la vertu
C'est dans ce rude apprentissage
Que bien loin d'en être abattu,
Instruit, se fortifie et s'élève le sage.

L'épreuve la plus dangereuse pour un parvenu, c'est le succès lui-même, car il en abuse presque toujours, s'emporte, s'affole et se perd entièrement.

— 0 —

Nécrologie.

IN MEMORIAM !

O Dieu, accordez-leur un repos éternel ;
Et permettez que la lumière divine brille à jamais sur eux.

MADAME MASSON,

DE TERREBONNE

I

La tombe vient de se fermer à Terrebonne, sur une existence bien chère à tous ceux qui l'ont connue, et plus particulièrement aux citoyens de la petite ville de Terrebonne.

Madame veuve Marie-Geneviève-Sophie Raymond, épouse de feu l'hon. Joseph Masson, est décédée le 30 novembre, à l'âge avancé de 84 ans et quelques mois.

Nous joignons notre pensée affectueuse et notre profonde sympathie à celle de nos confrères de la presse, comme à la douleur des membres de cette patriarcale famille qui a perdu celle qui possédait leurs plus chères affections.

Nous empruntons de nos confrères de la presse de Montréal les notes qui suivent, pour la biographie de l'illustre défunte.

Madame Masson est née à Laprairie le 6 octobre 1798. Elle était la fille de M. J. B. Raymond, député au parlement, et de dame Clotilde Girardin. La famille Raymond était une des familles les plus distinguées du commencement de ce siècle.

En 1818, elle épousa M. Joseph Masson, un des princes du commerce de Montréal et plus tard conseiller législatif.

Huit enfants naquirent de ce mariage. Parmi eux étaient l'honorable L. R. Masson, ex-ministre de la milice, et l'honorable M. Edouard Masson, conseiller législatif.

Madame Masson devint veuve en 1847.

Elle partageait tous ses moments entre les exercices de la vie spirituelle et les bonnes œuvres que peut inspirer la plus tendre charité. Ses revenus étant immenses, elle semait les bienfaits autour d'elle.

C'est en cette même année que se fonda le collège Masson, auquel ses pieuses largesses attachèrent son nom respecté. Depuis lors, elle n'a cessé de manifester le plus vif intérêt à cette institution, malheureusement détruite par l'incendie de janvier 1875.

Si la Providence avait mis à sa disposition une fortune colossale, Madame Masson sut comprendre que son premier devoir était d'en user conformément aux vues de la religion. Aussi, est-ce toujours à ces nobles mobiles qu'elle obéissait, soit lorsqu'elle contribuait si largement à la fondation du collège qui faisait l'honneur de son village, soit quand elle souscrivait généreusement pour favoriser le mouvement des zélés pontificaux sous l'inspiration de Mgr Bourget.

Elle ne s'est pas montrée moins empressée quand il a fallu venir en aide à la restauration des finances de l'évêché de Montréal, ou prêter main forte à l'établissement de certaines œuvres particulièrement chères à Mgr l'archevêque de Martianopolis, qu'elle affectionnait sincèrement.

Qui dira ce qu'elle a fait pour soutenir les missions lointaines de Mgr Taché, de Mgr Grandin, etc. ?

Comment raconter la vie privée de cette noble femme ? Ne pouvait-elle pas s'accorder un repos dont l'esprit du monde fait si facilement une loi aux personnes qui naissent dans l'abondance ? Sachant que l'oisiveté n'apprend rien de bon, *multam malitiam docuit otiositas*, elle se fit une règle, ses devoirs de piété remplis, de consacrer ses nombreux loisirs à préparer de ses propres mains, des vêtements achetés par elle, pour les enfants pauvres, n'excluant personne de sa maison. *Manum suam aperuit inopi et palmas suas extendit ad pauperem.*

Pour utiliser ses loisirs elle travaillait incessamment à confectionner des vêtements qu'elle donnait aux enfants pauvres de sa seigneurie.

Tous les détails de sa résidence somptueuse étaient l'objet constant de son attentive surveillance, et elle vaquait elle-même volontiers aux occupations domestiques, montrant par son exemple que la pratique des vertus d'une maîtresse de maison n'exclut jamais, dans celle qui s'y livre, les nobles occupations auxquelles aiment à se consacrer les grands caractères et les âmes d'élite.

II

Sait-on combien d'établissements religieux ou charitables elle a fondés ou fortement aidés ? Il y a entre autres :

- Le collège Masson ;
- L'asile des sourds-muets du Mile-End ;
- Le couvent de la Providence à Saint-Vincent de Paul ;
- L'église actuelle de Terrebonne ;
- Le nouveau couvent de la Congrégation à Terrebonne ;
- Le nouvel asile des sourds-muets à Terrebonne ;
- Le couvent de Mascouche, etc.

Elle a coopéré, de plus, à une quantité d'autres œuvres, et entre autres aux missions sauvages du Nord-Ouest, pour lesquelles cette admirable femme a fait don de plusieurs milliers de piastres.

Les sommes ainsi versées par elle entre les mains des Evêques du Nord-Ouest ont puissamment aidées à la propagation de la foi, au développement de l'éducation, aux œuvres de bienfaisance, lesquels dons ont pu servir à la fondation d'utiles institutions charitables et d'éducation.

Peu de temps avant de mourir, madame Masson avait encore donné une somme considérable aux commissaires d'écoles de Terrebonne, pour aider à la création d'un nouveau collège commercial. Elle avait donné aussi cent arpents de terre pour l'asile des sourds-muets de la même localité.

Elle donnait toujours et sans cesse, du reste, à tous ceux qui s'adressaient à elle et qui méritaient ses secours. Elle était associée aux œuvres multiples de Mgr Bourget dans le diocèse de Montréal, et était restée jusqu'à la fin en grands rapports d'amitié avec ce pieux et

vénérable prélat qui l'a assistée dans ses derniers moments.

A Terrebonne, autour d'elle, elle répandait à profusion ses bienfaits. Elle était le refuge des malheureux et des pauvres. Jamais on ne s'adressait à elle en vain. Jamais elle ne refusait de soulager une infortune. Elle nourrissait les indigents, soignait ou faisait soigner à ses frais les malades pauvres, veillait sur la paroisse comme si Dieu l'eût chargée de pourvoir aux besoins de tout ce qu'il y avait de nécessiteux ou d'infortunés.

Elle faisait cultiver en arrière de sa demeure, deux vastes fermes, dont le produit allait tout entier aux couvents de Mascouche et de Saint-Vincent de Paul. Elle a fait instruire nombre de jeunes gens pauvres de sa paroisse, et a protégé d'autres qui ont fait depuis leur marque dans la société. Elle était, en un mot, la grande bienfaitrice, la providence de cette région.

Elle vivait elle-même largement, mais sans aucune ostentation, dans le splendide château qui lui servait de demeure et qu'elle habitait avec sa sœur, madame Deschambeault. Ce château, à six lieues de la ville, est assurément la plus belle habitation de campagne du pays, sans excepter Spencer Wood, résidence du lieutenant-gouverneur, ni Rideau Hall, résidence du gouverneur-général. Il mesure cent cinquante pieds de long sur soixante-quinze de large. Il est à trois étages anglais et en pierre de taille. L'intérieur est d'une grande somptuosité, distribué et décoré avec un goût exquis, et une richesse du meilleur goût. Il a coûté près de quatre-vingt mille piastres.

Madame Masson y avait un riche oratoire, orné de tableaux de maîtres d'une grande valeur, et où M l'abbé Gratton, son confesseur, disait la messe fréquemment.

On dit que cette aristocratique demeure a été léguée par la défunte aux Sœurs de la Providence. Ce serait un dernier don à placer sur la liste de ceux qu'elle a fait de son vivant.

Est-il possible de trouver une existence de femme aussi digne, ment remplie, si ce n'est parmi celles dont la religion transmet le souvenir aux fidèles et qu'elles leur offrent comme modèles à suivre.

III

Madame Masson avait reçu du ciel la richesse matérielle. Mais elle avait aussi reçu la richesse de l'âme et de l'intelligence, la richesse du cœur, qui ont fait qu'elle ne s'est servi de ses biens que pour les autres. Les riches comme elles sont plus que rares.

Les héritiers de sa fortune sont ses enfants et petits-enfants

I.—M. Armand Masson et Mde de Chastenay, de Paris, enfants de feu M. WILLIAM MASSON, qui était l'aîné de la famille ;

II.—M. Joseph Edouard Masson et M. René Masson, de Terrebonne, enfants de feu l'honorable M. EDOUARD MASSON, ancien conseiller législatif, le deuxième fils ;

III.—M. JEAN PAUL MASSON, de Terrebonne, le troisième fils ;

IV.—L'honorable M. L. R. MASSON, sénateur, ex-ministre fédéral, de Terrebonne, quatrième fils ;

V.—M. LOUIS MASSON, de Terrebonne, cinquième fils ;

VI.—Les deux jeunes enfants de feu M. HENRI MASSON, de Montréal, sixième fils ;

VII et VIII.—Mme E. Bossange, et Mme Léon Douvreur, de Paris, filles de la défunte.

Le bien de chacun des huit chefs de famille que nous venons de classer est évalué à trois ou quatre mille louis de revenu par année.

Après la mort de son mari, Madame Masson resta à la tête d'une grande fortune—la valeur de la succession Masson se chiffre par environ deux millions de piastres, ou dix millions de francs—madame Masson commença immédiatement à jouer le rôle remarquable qu'elle a rempli jusqu'à sa mort sans se démentir un seul instant, avec une fermeté d'action, une hauteur de vue, une sûreté de jugement qui ne se rencontrent guère à ce degré chez les femmes. Elle se donna pour mission de faire le bien, le plus de bien possible, d'être utile aux autres dans toute la mesure que permettaient ses grandes ressources, comme si elle n'eût accepté son immense fortune qu'à titre de dépôt qu'elle devait faire fructifier pour le ciel ; comme si véritablement elle n'eût été que l'administratrice de cette fortune pour les pauvres et pour les institutions charitables. Pour

trouver à le comparer sous ce rapport, il faut remonter au temps des femmes héroïques.

Madame Masson laisse donc, à Terrebonne et dans le district de Montréal, un souvenir qui ne s'effacera pas de longtemps et que la génération actuelle transmettra à la génération suivante.

IV

Après les obsèques de madame Masson, lundi, le 4 décembre, les habitants de la ville et de la seigneurie de Terrebonne se sont réunis à l'hôtel de ville, et après avoir élu M. G. M. Prévost président, et M. Octave Forget secrétaire, ont adopté les résolutions suivantes :

“ Les citoyens de la ville comme les censitaires de la seigneurie de Terrebonne se font un devoir sacré d'exprimer hautement le deuil que leur cause la mort de la vénérable madame Masson.

“ Sa mémoire leur sera toujours chère ; ils se rappelleront en tout temps ses œuvres de charité, et n'oublieront jamais le bien qu'elle n'a cessé de faire à la religion, au clergé et aux communautés religieuses, ainsi qu'à eux-mêmes.

Il suffit de mentionner l'établissement du collège Masson, du couvent de Terrebonne, les améliorations publiques de toutes sortes, ses contributions continuelles et ses charités inépuisables.

“ Il leur reste à espérer que le digne successeur de cette femme de mérite héritera de ses grandes qualités.

Terrebonne, 4 décembre 1882.

Nul doute que cette noblesse de sentiment, et tant de regrets si hautement exprimés, n'accompagnent jusqu'au ciel l'illustre défunte, et que les parents éplorés y trouveront autant que possible quelque consolation dans leur douleur.

— 000 —

Pensées.

Ne jugeons point les hommes par leurs opinions, mais jugeons-les par leurs actions.

Le talent se forme dans le silence de la vie privée, et le caractère dans le tourbillon de la vie publique.

L'ALBUM DES FAMILLES

CANADA

Ottawa, 1er DEC. 1882.

AUX LECTEURS

Avec la présente livraison de l'*Album*, se termine la septième année d'existence de cette Revue littéraire.

En fondant cette publication, en 1876, nous avons voulu apporter notre faible concours à l'édifice religieux et national de notre bien-aimée patrie, en contribuant à l'avancement moral de la grande famille franco-canadienne ; en répandant autant que possible dans ses foyers le goût de la bonne littérature, et par là essayant de détruire l'influence pernicieuse de ces romans séduisants et dangereux, qui inondent déjà que trop nos villes du Canada.

Nous n'avons cessé de mettre en garde les familles contre les mauvaises lectures, et c'est ce poison qu'il nous faut combattre toujours et partout.

Dans l'*Album des Familles*, comme autrefois dans le *Foyer Domestique*, nous nous sommes toujours efforcé d'opposer la littérature malsaine par des lectures morales ; l'erreur par la vérité ; et de réagir sans cesse contre le mauvais esprit qui, chaque jour, devient de plus en plus envahissant, et qui s'applique par la voie de ses organes anti-chrétiens à répandre la mort spirituelle dans les âmes.

Nous avons donc la prétention de croire que nous avons rendu quelque service, dans cette croisade contre le mal, mais nous ne réussirons définitivement que lorsqu'on nous accordera plus largement encore cette quote-part d'appui et de dévouement dont le public des villes et des campagnes est à même de disposer, quand il le veut.

S'il en était ainsi, nous tâcherions de ne pas être ingrat, et nous serions sûr de mieux réussir, dans notre mission, ayant le concours et l'encouragement des hommes bien pensants.

Dans l'espoir de mériter cette confiance et cet appui, nous nous

proposons de continuer notre travail avec ardeur, et nous prions, afin que le Tout-Puissant fasse fructifier notre entreprise et nous permette d'accomplir la tâche que la Religion et la Patrie ont droit d'attendre du Catholique et du bon Citoyen.

Primes Exceptionnelles

POUR 1883.

Grand Concours ouvert aux Abonnés.

Dans le but de créer une émulation d'intérêt personnel et d'augmenter la circulation de l'*Album des Familles*, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, nous avons résolu d'offrir aux abonnés, anciens et nouveaux, une série de *Primes Spéciales*, valant ensemble la somme d'environ \$500.00, ainsi classées :

1er Prix—Une bourse, renfermant.....	\$30
2e Prix—Une autre bourse, renfermant....	25
3e Prix—Une autre bourse, do	15
4e Prix—Une autre bourse, do	10
5e Prix—Une autre bourse, do	7
6e Prix—Une dernière bourse, do	5
Quarante-quatre gratifications de \$2, soit....	88

Total : 50 Prix, valant.....\$200

Plus : 2,000 *Chromos*, pour être tirés de la même manière, afin d'offrir aux abonnés qui n'auront pas eu la chance de gagner une des bourses ou gratifications ci-dessus, l'avantage de posséder, toutefois, un humble mais gracieux cadeau destiné à orner leurs salons. Ces *chromos* seront variés, et expressément préparés pour les abonnés de l'*Album des Familles*.

Auront droit à ces Primes :

1o Les personnes qui, déjà abonnées, nous transmettront directement le prix de leur abonnement pour l'année 1883, durant les mois de Décembre, Janvier et Février, en payant les arrérages, s'il y en a.
2o Ceux qui, n'étant pas encore abonnés, souscriront à l'*Album* et paieront d'avance le prix de l'abonnement (\$2.00) durant la période ci-dessus mentionnée.

Le tirage aura lieu

dans la première quinzaine du mois de Mars, et très probablement le JEUDI, 8 Mars. Il sera donné avis dans l'*Album* (livraison du 1er février 1883) du jour, de l'heure et du lieu où se fera le tirage.

Le mode que nous avons adopté pour le tirage des billets, et qui a été considéré comme étant le plus équitable, consiste à déposer dans un bocal ou urne tous les coupons (sonches) des billets livrés, depuis le premier jusqu'au dernier, lesquels seront convenablement mêlés ensemble pendant quelques minutes par la personne désignée à cet effet par l'assemblée.

Le tirage se fera publiquement devant un comité de cinq abonnés choisis parmi les personnes présentes. Tous les billets seront tirés de l'urne l'un après l'autre jusqu'au dernier, puisque tous les numéros comporteront un prix.

Un écrivain nommé par l'assemblée tiendra le registre de l'objet gagné, et inscrira le nom de l'abonné auquel revient cet objet.

Le premier Prix inscrit dans la liste des *Primes* offertes ci-dessus mentionnées, sera gagné par le premier billet qui sortira de l'urne ; et il en sera de même des autres lots, jusqu'à ce que tous les billets aient été tirés.

Les noms des concurrents heureux, pour les cinquante premiers prix du concours, seront publiés dans l'*Album* du 1er d'avril. Tous les autres abonnés recevront de suite et directement les *Chromos* que le tirage leur aura destiné.

Billets du tirage.

Un billet imprimé et soigneusement numéroté, donnant droit au tirage, sera livré à l'abonné en même temps que son reçu. Nous garderons en mains le coupon ou souche du billet, pour le déposer dans l'urne le jour du tirage.

Pour éviter toute erreur ou malentendu, on devra s'adresser directement à l'administration de l'*Album des Familles*, à Ottawa, en transmettant en même temps par lettre enregistrée le prix de l'abonnement pour 1883 ; et il ne sera délivré aucun billet en dehors de ce mode. Cependant, il sera fait exception pour les villes qui suivent, à cause

du nombre plus considérable d'abonnés qu'il y a dans ces lieux, où l'on pourra transiger avec l'agent local, si on le préfère, lequel nous transmettra les noms et l'argent des abonnés, anciens et nouveaux, et recevra en retour les reçus et billets du tirage pour les transmettre à qui de droit. Il n'y aura donc que les seules agences qui suivent où l'on pourra s'adresser, à part Ottawa, savoir :

A Montréal—Chez M. Ignace St. Amour, 7 rue Allard.

Aux Trois-Rivières—Chez M. P. L. Hubert, notaire.

A Québec—Chez M. J. N. Duquet, rue St. Jean.

Après le mois de Février écoulé les abonnés pourront s'adresser aux agents locaux, comme par le passé, vu que la réception des abonnements au point de vue du tirage des *Primes* offertes aura cessé avec le dernier jour du mois de février.

Une remarque.

Nos abonnés voudront bien reconnaître que cette distribution qui leur est faite, est comparativement élevée, pour une publication telle que la nôtre, dont la circulation n'a pas encore obtenue le chiffre qu'il faudrait pour nous permettre de donner plus de développement à cette œuvre si chère à nos aspirations ; et que nous n'avons pas en simplement en vue de recruter de nouveaux abonnés et de faire rentrer nos arrérages, mais de donner un témoignage de reconnaissance aux amis de notre publication, à ceux qui, en nous faisant toucher ponctuellement, au mois de décembre de chaque année, (époque où se renouvelle l'abonnement à l'*Album*,) le prix de l'abonnement annuel, nous ont permis de maintenir jusqu'à notre *Revue littéraire*, malgré les obstacles que nous avons eu à traverser.

Dans l'intérêt de notre entreprise, nous prions donc respectueusement toutes les personnes qui prendront connaissance de ce grand Concours ouvert aux abonnés de l'*Album des Familles*, de vouloir bien nous accorder leur bienveillant appui en s'abonnant à notre Publication, et en s'efforçant d'engager tout ceux qu'ils

connaissent à en faire autant, car c'est par l'union des volontés agissantes et patriotiques que nous parviendrons à consolider cette œuvre sociale, morale et religieuse, destinée à la famille.

S'adresser par lettre à
STANISLAS DRAPEAU,
 Editeur-Propriétaire de
 l'*Album des Familles*,
 P. O. Boîte 1061, Ottawa.

N. B. — Nous accorderons une année d'abonnement gratuit à toute personne, abonnée ou non, qui nous fera parvenir une liste de 12 à 15 abonnés nouveaux, avec le montant des abonnements payés pour l'année 1883, ou une commission de dix par cent, si on le préfère.

Nos prochains Feuilletons.

Nous commencerons avec l'année la publication d'un nouveau Feuilleton très entraînant et très émouvant. Les caractères des personnages qui y figurent, les situations variées et d'un intérêt palpitant, les tableaux tracés d'une manière captivante, tout saura offrir au lecteur un passe-temps aussi agréable qu'instructif. D'autres feuilletons seront également publiés dans le cours de la même année, et de même force.

Nous nous abstenons d'en donner les titres, afin de ne pas nous trouver dans l'obligation de les mettre de côté, comme cela nous est arrivé pour le *Martyr d'un Père*, que nous avions annoncé à l'avance comme devant paraître, mais que la presse politique et quotidienne s'est emparé avant que nous fusions prêt.

Nous pouvons assurer nos lecteurs que nos feuilletons vaudront à eux seuls plus que le prix d'abonnement pour l'année, et qu'ils seront émus jusqu'aux larmes, parfois, au récit des scènes attendrissantes qui sont exposées dans ces admirables travaux de la pensée.

Nous commencerons également dans l'*Album* du 1er janvier prochain la publication d'un long

Mémoire, encore inédit, d'un Exilé politique de 1837.

C'est un travail plein d'intérêt, et qui offrira à l'histoire des pages de la plus haute importance, se rattachant à cette époque si émouvante et si agitée de l'histoire parlementaire et politique de notre pays.

D'autres travaux considérables, intéressant les archéologues, les bibliophiles, les géographes, ainsi que des études particulières, sont entre nos mains pour être publiés durant l'année. Une biographie expressément préparée pour l'*Album*, paraîtra dans chaque livraison, comme par le passé.

Comme on le voit, l'*Album des Familles* s'adresse à toutes les classes et à tous les âges, et il présente un choix de lectures très variées et propres à intéresser aussi bien les élèves des Séminaires et Pensionnats que les personnes qui sont au foyer de la famille, tant dans les villes que dans les campagnes.

Nous voulons que l'*Album* devienne le germe d'une petite bibliothèque au sein de la famille, afin qu'en se développant elle fasse le bien autour d'elle.

Il existe aujourd'hui une foule de bibliothèques paroissiales, et de louables efforts sont tentés tous les jours pour en fonder de nouvelles, c'est pourquoi nous avons lieu d'espérer que l'*Album des Familles* sera bientôt reçu dans chaque bibliothèque, pour aider à la propagation des bons principes, et nous invitons les esprits éclairés, dans chaque paroisse, à amener ce résultat dans l'intérêt de la bonne lecture.

Nous sommes en mesure de pouvoir fournir aux bibliothèques paroissiales les sept années de notre publication, à raison de \$1 par année.

BONS CONSEILS.

Abonnez-vous à l'*Album des Familles*.

Payez votre abonnement d'avance.

Faites souscrire vos parents et vos amis.

Nos Agents.

Les personnes dont les noms suivent sont constituées Agents de l'*Album des Familles*, pour leurs localités respectives, savoir :

PROVINCE DE QUÉBEC.

VILLES.

Québec..... J. N. Duquet, rue St Jean.
 Montreal Ignace St Amour, 7, rue Allard.
 Trois-Rivières... P. L. Hubert, notaire

CAMPAGNES.

Paroisses.	Comtés.	Agents.
Anse St Jean	Chicoutimi	J. Ber Honde,
Arthabaskaville	Arthabaska	Amé Dion,
Beauharnais	Beauharnais	J. A. Lapointe,
Berthier	Berthier	Amateur Demers,
Fraserville	Témiscouata	V. Chamberland,
Joliette	Joliette	Albert Gervais,
Kamouraska	Kamouraska	P. C. Dupuy,
L'Assomption	Assomption	J. S. Harel,
Lotbinière	Lotbinière	Maxime Lemay,
Louisville	Maskinongé	T. T. Rivard,
N.-D. de Lévis	Lévis	A. G. Routhier,
Rimouski	Rimouski	A. G. Dion,
Sault au Recollet	Hochelega	Cyp. Corboil,
S A Lapointe	Kamouraska	Geo. Lévesque,
S Colomb	Sillery/Québec	Félix Langlois,
St Donat	Rimouski	Clovis Morneau,
St Hyacinthe	St Hyacinthe	M. Lussier,
St Lin	Assomption	J. B. Forest dit Morin,
St Nicolas	Lévis	L. Fréchette, jr,
St Romuald	Lévis	Joseph Fortin,
St Rose	Laval	P. O. Grenier,
St Thérese	Terrebonne	P. Jérôme,
St Val	de Paul/Laval	C. E. Germain,
Terrebonne	Terrebonne	Octave Forget,
Ville de St Jean	St Jean	Jean Bourguignon.

MANITOBA.

St Boniface... }
 Winnipeg... } Adj. Gaurreau.

ÉTATS-UNIS.

Localités.	États.	Agents.
Aurora	Illinois	Louis Raymond,
Biddeford	Maine	L. E. Dionne,
		Alfred Street
Burlington	Vermont	Léon H. Beupré,
Central Falls	Rhode Island	Z. Choquette,
Chicago	Illinois	Ph. Baillargeon,
		167, Blue Island Av.
Chicopee Falls	Massachusetts	W. St Amour,
Détroit	Michigan	Ed Racicot,
Fall River	Massachusetts	H. R. Benoit,
Indian Orchard	Massachusetts	Jos. Bengle,
Lake Linden	Michigan	D. J. Augé,
Lawrence	Massachusetts	Dr Jos. Desmar's,
		126, Lowell Str.
Lewiston	Maine	Isaac N. Leclerc,
Lowell	Massachusetts	David N. arthonais,
Manteno	Illinois	L. A. Towner,
North Adams	Massachusetts	A. N. Gélinau,
Northampton	Massachusetts	Dr J. B. Niquette,
Putnam	Connecticut	Hector Duvert,
St Albans	Vermont	Dr G. Thibault,
Troy	New-York	F. P. Larosé,
Worcester	Massachusetts	P. J. Martin,
Woonsocket	Rhode Island	C. Tétrault.

ARIS (FRANCE.)

M. A. Sauton, libraire, 31, rue du Bac.

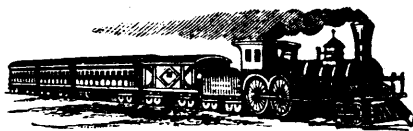
LONDRES (ANGLETERRE)

MM. Henry F. Gellig et Cie, 449, Strand.

Les quatre pages qui suivent doivent être placées en tête de ce volume, et les quatre dernières en tête du volume de l'an dernier.

9543

BULLETIN DES ANNONCES.



CHEMIN DE FER DU NORD. DE QUÉBEC A MONTRÉAL.

Les trains circulent comme suit :

	Mixte.	Malle.	Expr's	Train éclair.
Départ de Hochelaga pour Québec	6.10 P M	3.00 P M	10.00 P M	9.30 A M
Arriv. à Québec	8.00 A M	9.03 A M	6.30 A M	2.40 P M
Dépt. de Québec pour Hochelaga	5.30 P M	10.10 A M	10.00 P M	4.00 P M
Arrivée à Hochelaga	8.15 A M	4.40 P M	6.30 A M	9.10 P M
Départ de Hochelaga pr. Joliette..	5.15 P M
Arriv. à Joliette.	7.40 A M
Dépt. de Joliette p. Hochelaga..	6.00 P M
Arrivée à Hochelaga	8.50 A M

Tous les trains de passagers sont pourvus de Chars Palais le jour et de Chars Dortoires pour la nuit.

Les trains du Dimanche partent de Montréal et de Québec à 4 heures p. m.

Les trains circulent d'après l'heure de Montréal, et quittent la station de Mile End dix minutes plus tard qu'à Hochelaga.

En connection avec le chemin de fer du Pacifique Canadien pour Ottawa.

Bureau Général : Québec.

Bureau pour la vente des billets : 13, Place d'Armes, 202, rue St Jacques, Montréal.

A Québec, vis-à-vis l'Hôtel St Louis.

Ottawa, Chemin de fer du Pacifique Canadien.

A. DAVIS,
Surintendant Général.

PACIFIQUE CANADIEN.

DE MONTRÉAL A OTTAWA.

Les trains, en connection avec le Chemin du Nord, circulent comme suit :

	Mixte	Malle	Express
Départ d'Hochelaga pour Ottawa	8 30 P M	8 30 A M	5 00 P M
Arrivée à Ottawa.	7 55 A M	1 20 P M	9 50 P M
Départ de Ottawa pour Hochelaga	10.00 P M	8 10 A M	4 55 P M
Ar. à Hochelaga.	9 45 A M	1 00 P M	9 45 P M

Service local entre Aylmer, Hull et Ottawa.

Sur tous les trains pour passagers il y a des magnifiques Chars Palais et des Chars Dortoires élégants sur les trains de Nuit.

Les trains voyagent sur le temps de Montréal.

Billets à vendre aux bureaux du Pacifique, 103, rue Saint Jacques, Montréal, et rue Elgin, Ottawa.

ARCHER BAKER,
Surintendant Général.

LE MEILLEUR JOURNAL ! ESSAYEZ-LE !

Il est magnifiquement illustré.

36 Année.

"LE SCIENTIFIC AMERICAN"

LE SCIENTIFIC AMERICAN est un grand journal hebdomadaire, de première classe, contenant seize pages, imprimé avec soin et abondamment illustré de splendides Gravures, représentant les inventions les plus récentes dans les arts et les sciences. Il contient aussi des informations récentes sur l'Agriculture; l'Horticulture, sur l'Hygiène, les Progrès de la médecine, la Géologie et l'Astronomie. On trouvera dans le *Scientific American* les écrits les plus précieux et les plus pratiques venant d'écrivains distingués dans toutes les branches de la science.

Conditions : \$3.20 par an, \$1.60 pour six mois, y compris le postage. Pour une seule copie, 10 centins. On le trouve chez tous les vendeurs de Papiers nouvelles. On peut payer par ordre postal adressé à MM. MUNN et Cie, Editeurs, 37 Park Row, New-York.

Patentes. En rapport avec le *Scientific American* MM. MUNN et Cie., se font sollicitateurs de Patentes américaines et étrangères. Par 36 années de travail, ils ont fondé l'établissement le plus considérable du monde. Les patentes obtenues aux meilleures conditions. Un avis spécial annonçant l'objet patenté par l'entremise de cette Agence est publié dans le *Scientific American*, avec le nom et la résidence du propriétaire de la patente. Vu l'immense circulation du journal, l'attention publique est attiré par l'utilité de l'objet patenté et en facilite la vente ou l'introduction.

Toute personne qui a fait une patente ou une invention nouvelle peut s'assurer, sans aucune dépense, s'il y a probabilité qu'il puisse obtenir une patente en écrivant à Munn et Cie. Nous envoyons aussi sans charges le manuel relatif aux lois de patentes, aux patentes, aux Caveat, aux marques commerciales, à leur goût et la manière de se les procurer, avec les informations nécessaires pour obtenir les avances sur inventions. Adressez-vous soit pour le journal soit pour matières relatives aux patentes à

MUNN & Cie.,
37, Park Row, New-York.

BIENFAITEUR DE L'HUMANITE.

LA CONSOMPTION GUERIE.

Un vieux médecin, retiré de la pratique active, a obtenu d'un missionnaire de l'Est la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la consommation, de la bronchite, du catarrhe, de l'asthme et de toutes les affections de la gorge et des poumons, et aussi pour la guérison positive et radicale de la débilité générale et de toutes les douleurs nerveuses. Après avoir complètement constaté son pouvoir curatif étonnant dans des milliers de cas, il croit qu'il est de son devoir de le faire connaître au public. Vous recevrez par le retour de la malle, gratuitement, la recette avec des détails complets, des directions pour le préparer et en faire usage et tous les conseils et instructions nécessaires, en s'adressant au

DR J. C. RAYMOND,
164, rue Washington, N.-Y.

RUSSELL HOUSE

RUE SPARKS, OTTAWA.

J. A. GOVIN, Propriétaire.

Situé au centre des affaires et tout près des édifices du Parlement, cet hôtel est le rendez-vous de tous les hommes d'affaires et continue à tenir son rang parmi les premiers hôtels du pays.

Le "Courrier du Canada,"

Journal Politique, d'Agriculture et d'Affaire.

PARAIT TOUS LES JOURS.

ABONNEMENT..... \$6.00 par année.
PAYABLE D'AVANCE..... \$5.00

Le "Journal des Campagnes,"

HEBDOMADAIRE.

Publie 16 pages tous les jeudis et contient des articles sur l'agriculture, le commerce, ainsi que les nouvelles générales.

ABONNEMENT..... \$1.00 par année.

On exécute à l'établissement du COURRIER DU CANADA impressions de toute sorte ainsi que la musique à des prix modérés.

— AU MÊME BUREAU —

En vente le *MISSE* imprimé en très gros caractères pour l'usage des prêtres dont la vue est affaiblie par l'âge ou la maladie.

BULLETIN DES ANNONCES.

Aux annonceurs d'Ontario.

Aux Annonceurs des Etats-Unis.



COMPOSÉ VÉGÉTAL

De Lydia E. Pinkham.

Est un spécifique souverain

Pour toutes les douleurs, faiblesses si communes à notre meilleure population féminine.

Médecine pour les Femmes. Inventée par une Femme. Préparée par une Femme.

La plus grande découverte médicale depuis l'origine de l'Histoire.

Il ranime l'humeur qui s'abat, donne de la vigueur aux fonctions organiques et les harmonise, donne de l'élasticité et de la fermeté au pas, restaure l'éclat naturel de l'œil, et répand sur la joue pâle de la femme les roses fraîches du printemps de la vie et du commencement de l'été.

Les médecins en font usage et le prescrivent volontiers.

Il prévient l'évanouissement, la flatuosité, détruit l'insatiableté des stimulants, et fait disparaître les faiblesses d'estomac.

Cette tendance à marcher la tête basse, qui cause de la douleur, de la pesanteur et des douleurs dans le dos, est toujours définitivement guérie par son usage.

Pour la guérison des maladies des reins chez l'un et l'autre sexe le composé est sans rival.

Le Purificateur du Sang de Lydia E. Pinkham déracinera tous les vestiges des humeurs dans le sang, et renforcera le système, de l'homme, de la femme ou de l'enfant. Insistez pour que votre pharmacien vous en procure.

Le Composé Végétal et le Purificateur du Sang sont préparés aux Nos 235 et 235 Western Avenue, Lynn, Mass. Prix du flacon \$1. Six flacons pour \$5. Envoyés par la malle sous forme de pilules, ou de lozenges, sur réception du prix, \$1 la boîte pour chaque. Mad. Pinkham répond volontiers à toute lettre demandant des renseignements. Mettez dans l'enveloppe un timbre de 3 centins. Demandez un pamphlet.

Ce composé est également préparé à Stanstead (P, Q)

NORTHROP & LYMAN,

TORONTO.

Agents généraux pour toute la province d'Ontario.

Aucune famille ne devrait se passer de PILULES POUR LE FOIE DE LYDIA E. PINKHAM. Elles guérissent la constipation, la constitution bilieuse et l'épuisement du foie. 25 cents la boîte.

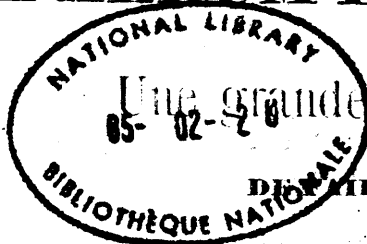
En vente dans toutes les pharmacies.

L'ALBUM DES FAMILLES se trouve dans le Bureau d'Agence de W. W. BERTNER, No 29, rue King, Ouest, qui est autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Littéraire, à TORONTO.

L'ALBUM, dont la circulation est la plus grande tant en Canada qu'aux Etats-Unis, se trouve au Bureau d'Agence de MM. Geo. ROWELL & CIE, No 10, rue Spruce, autorisé d'accepter des annonces pour cette Revue Mensuelle, NEW-YORK.

ABONNEZ-VOUS

L'ALBUM DES FAMILLES.



Une grande chance pour tous

DIPIRE DE L'ARGENT

Désirant donner une impulsion plus active que par le passé à l'Album des Familles, je recevrai avec empressement les

Listes de nouveaux abonnés

que les amis de l'Album jugeront à propos de former, soit aux Etats-Unis soit au Canada, pour répandre davantage cette Publication littéraire au sein des nombreux groupes franco-canadiens de ce pays ou de l'étranger.

Prix d'abonnement \$2 par année.

Pour activer l'esprit d'initiative des zélateurs, il leur sera accordé une Prime de 25 CENTINS pour chaque abonné obtenu, et qui aura payé à l'avance, ou qui paiera dans les trente jours qui suivront la réception de l'Album, le prix de l'abonnement annuel. Cette commission sera de suite retenue par celui qui nous transmettra une telle liste d'abonnés avec l'argent ou recevra gratuitement l'Album des Familles pendant une année, à son choix, pourvu que le nombre des abonnés soit d'au moins une dizaine.

Une autre commission de 10 par cent sera également accordée aux Zélateurs pour les Annonces qu'ils nous transmettront pour insérer sur le couvert de l'Album, suivant le tarif inséré à la dernière page de cette Publication.

Nous espérons donc que dans chaque paroisse il se trouvera une personne disposée à nous aider ainsi pour étendre partout la circulation de l'Album des Familles.

S'adresser franco à

STANISLAS DRAPEAU,

Editeur-Propriétaire de l'Album des Familles,
P. O. Boite 1061, Ottawa.

N. B.—Les marchands, industriels, et autres, trouveront un grand avantage en publiant leurs annonces dans l'Album des Familles, dont la circulation embrasse toutes les parties de la Province de Québec.